Un manuel d'agriculture, nécessairement idéaliste et catégorique, simplement lu en classe ou appris par coeur, peut inspirer toute autre chose que l'amour du sol. C'est le coeur de l'élève qu'il faut atteindre, c'est sa mentalité qu'il faut former.

R. P. Alexandre DUGRE, S.J.

Pour conserver à la terre les élèves de la campagne, faisons-leur comprendre dès le bas-âge toute la dignité et la valeur du travail des champs et initions-les aux réformes agricoles les plus pratiques, et, faisons converger toutes les branches de l'instruction vers l'agriculture.

—J.-C. MAGNAN.

La Survivance

Organe officiel de l'Association Canadienne-française de l'Alberta

9664 avenue Jasper — Téléphone 4702 — Imprimé par l'Imprimerie la "Survivance" — Directeur: Rodolphe LAPLANTE — "DIEU ET PATRIE"

Abonnements Canada, $2; E.-U., $2.50; Europe, $3

Vol. I. — EDMONTON, ALBERTA, LE 12 SEPTEMBRE 1929. — No. 44.

L'A.C.F.A. A BESOIN DE TROIS MILLE DOLLARS

UN COUP D'ŒIL SUR NOTRE SITUATION ÉCONOMIQUE

Notre groupe ethnique avance-t-il ou recule-t-il depuis quelques décades?

L'histoire économique de notre race vaudrait d'être écrite. Mais qui osera jamais entreprendre ce titanesque travail? Il faudrait à l'auteur, le temps, la patience, les moyens de sacrifier quelques années sans rémunération à un travail dont l'appréciation serait très aléatoire par la suite. Cependant, il me semble qu'il serait très curieux de suivre les efforts de notre groupe ethnique depuis son existence vers l'émancipation économique. M. Noël Fauteux a écrit un volume très intéressant sur la "Petite industrie au Canada français". Ce texte forcément terne, indigeste apprend au lecteur passionné d'histoire quels efforts tentèrent les nôtres pour s'approvisionner des choses nécessaires à la vie sous le régime français. Si on lit le volume de M. Noël Fauteux, et j'engage notre lecteur à le faire, il constatera que nos ancêtres, pour Français qu'ils étaient, songeaient néanmoins à utiliser les "Forges du Saint-Maurice", les carrières que nous avions ici et là. L'industrie du cuir prit naissance, celle des bois fit mieux que débuter, la cordonnerie passa entre nos mains pour n'en jamais sortir; mais à côté, que de pertes nous ayons faites, que d'institutions nous avons édifiées . . . au profit des autres.

Pourquoi cette infériorité économique?

Dès la cession nous fûmes dans une situation économique inférieure. Nous en voyons la première cause dans le changement d'allégeance politique, dans les nouvelles lois qui nous régirent, notre ignorance pendant quelques années de la langue du vainqueur, le désir tout naturel des commerçants de la nouvelle mère-patrie de rompre les anciennes relations commerciales.

Mais après 1760?

M. Noël Fauteux, dans son volume de chercheur patient et méthodique, nous met sous les yeux l'effort quasi complet de notre race avant la conquête. Il s'agirait, pour quelqu'un qui aurait la même patience que ce professeur de journalisme, de noter nos pertes, nos gains, en un mot d'établir notre bilan depuis la cession.

Nombreuses sont les institutions qui sont nées depuis cent ans. Dû à la patience caractéristique de nos ancêtres, nous avons aujourd'hui l'avantage de posséder maints établissements en gros et ce sont les plus considérables du genre au pays. Je ne recommencerai pas ici cette nomenclature.

* * *

Notre race, lorsque la crise économique éclata dans la province de Québec, songea à offrir les bras de ses nombreux et vigoureux fils à l'industrie cotonnière américaine. Pendant des années, le flot émigrateur ne s'arrêta pas. C'était à croire que la terre ingrate ne pouvait nourrir ses enfants, que la seule solution résidait dans l'industrie étrangère. Puis l'industrie canadienne prit un essor . . . Des compatriotes de notre race émigrèrent aux Etats-Unis et comme le croient la plupart des gens un tant soit peu informés, ces Canadiens sont perdus pour nous sans espoir de retour. Tous ne demeurèrent pas des artisans modestes. Quelques-uns firent instruire leurs enfants, d'autres se lancèrent à leur tour dans l'industrie, dans le haut commerce, si bien qu'il y a aujourd'hui de nombreux Franco-américains très à l'aise, s'il en est resté davantage à crever de faim, à battre les pavés de la Nouvelle-Angleterre, dans les périodes de chômage ou de grève.

Il serait intéressant . . .

Il serait très intéressant de colliger les noms et les fortunes de même que la nature des divers industries ou commerces qui se sont édifiés, maintenus ou agrandis grâce aux nôtres, pendant le cours des cinquante ou des cent dernières années non seulement en Canada mais aux Etats-Unis. On nous crie dans les oreilles que nous sommes pauvres, inaptes au maniement de l'argent, et cependant que de noms français ici et là!

Ici en Alberta

Quelqu'un qui en aurait le temps, le goût et l'aptitude pourrait relater si notre race a fait des progrès dans l'Ouest depuis vingt-cinq ans, si ceux qui avaient quelque bien l'ont perdu, si les pauvres ont amassé, si, somme toute, comme groupe nous avons avancé ou reculé.

Ceux qui sont venus ouvrir le pays, il y a quelques décades, ont peiné, et rudement. Presque toujours sans un sou vaillant, ou ayant quelques dollars pour acheter l'essentiel, ils ont économisé et aujourd'hui ils ont quelque bien..

Des compatriotes cultivateurs prirent des "homesteads" les défrichèrent, les emblavèrent en blé. La fortune vint. Elle vint mais on l'avait bien gagnée.

Aujourd'hui on habite belles paroisses. On a église magnifique, écoles, souvent couvents et possibilité d'envoyer les enfants au couvent ou au collège même si on ne le fait pas; mais on peut le faire. Les institutions attendent. . .

Les fils n'oublient-ils pas le travail obscur, la vaillance des premiers venus, leur vie d'énergie, leurs privations pour amasser et transmettre un patrimoine à ceux qui ont la mission de continuer la lignée?

Je ne sais si je m'abuse, mais je crains que la folie de la dilapidation, nous fasse retomber plus bas que nous étions il y a un quart de siècle, car dans ce temps-là, on avait l'amour du travail . . . on l'a moins maintenant, me dit-on.

Pendant ce temps-là, les autres races arrivent autour de nous. Elles vivent frugalement, elles se contentent de peu. On n'a pas deux autos par famille et souvent on n'en a aucun excepté un camion pour transporter ce qu'il faut vendre; on peine et on sue et on achète les terres . . . des Canadiens.

Demain . . .

Demain, l'église, à la fière silhouette qui a lancé pendant quinze, vingt ans, vingt-cinq ans ses appels aux paroissiens, fera peut-être encore entendre sa cloche mais ce ne sera plus pour les nôtres. Ils auront, victimes de leur prodigalité pendant les années d'abondance, vendu leurs terres à des nouveaux venus d'origine allemande, russe ou autre.

Le prêtre de notre race nous aura quittés, car nous serons minorité dans ces paroisses fondées grâce à nous.

L'effort économique de notre race sera vain s'il n'y a pas à la base une des plus importantes vertus sociales qui existent aujourd'hui: l'épargne, c'est-à-dire l'économie, le souci de ne dépenser tout son revenu, la crainte des mauvais jours, l'esprit de prévoyance.

Dans le nord de notre province on poursuit un louable effort pour ouvrir ce pays et en faire surgir des paroisses françaises. Dans vingt ans, ces belles terres seront aux mains des étrangers si nos enfants n'apprennent en même temps que l'amour du sol l'esprit de prévoyance, l'économie qui prévient les abus dans la dépense.

A quoi nous servirait un effort économique s'il ne doit pas se continuer, une habitude pour nos enfants, une tradition dont on soit fier, une coutume qui nous sauvera nationalement parlant.

Comme il serait opportun de savoir par des chiffres quelle est la valeur de l'actif de notre race, quelle avance nous prenons ou quel recul nous enregistrons. M'est avis que nous avançons et reculons à la fois depuis vingt ans partout en Alberta, au Canada, en Amérique.

Enseignons donc l'épargne à la génération qui nous continuera. Elle seule nous fera forts au point de vue économique.

Rodolphe LAPLANTE.

BRIÈVETÉS

EN VOILA UNE BONNE!

Un médecin canadien-français de Montréal, officier de parade, et mutualiste ardent s'il n'est pas encore très pratique, a déclaré dans un congrès, aux Etats-Unis, devant 350 délégués de 90 sociétés fraternelles ce qui suit:

"Il y a plusieurs avantages dans l'usage des liqueurs alcooliques en quantités modérées. Boire de la bière, des vins légers et même des liqueurs fortes, n'est pas un empêchement à être admis dans les rangs d'une assurance fraternelle, si les consommateurs sont raisonnables. Les vieillards devraient faire usage d'une petite quantité de liqueur tous les jours, cela stimulerait leur énergie. L'abstinent n'est pas aussi bien préparé pour les luttes physiologiques que l'individu qui a fait un usage modéré de ces breuvages".

Le "Messager" de Lewiston, Maine, en nous rapportant cette déclaration aberrante, ajoute que cela ne plaira pas aux prohibitionnistes et soulèvera un tas de discussions. Il est à présumer que notre médecin-conférencier est aussi fort en médecine qu'il est soldat de marque et de grand génie.

Notre pensée ne rejoint pas celle des prohibitionnistes, car hypocrites modernes, mais nous nous inscrivons en faux contre la déclaration du médecin amoureux du pompon et du beau panache.

En voilà des principes pour un médecin, officier dans l'une de nos grandes sociétés mutuelles catholiques! Nous ne commencerons pas à aligner des témoignages de médecins qui contesteront la thèse de ce docteur, mais nous lui dirons tout simplement qu'il eût mieux fait de se tourner la langue sept fois dans la bouche avant de laisser sortir cette baliverne.

Ce témoignage ne vaut, et ne mérite réfutation que parce qu'il émane d'un personnage haut huppé dans le monde canadien.

Nous ne demandons pas que notre héros prêche la prohibition; non, nous croyons être plus à la page que cela, mais nous affirmons qu'une personne de son rang social doit prêcher la tempérance, car nous sommes un peuple qui pèche plutôt par abus d'alcool que par trop grand abstinence.

OU EN SOMMES-NOUS?

Le "Courrier de Saint-Hyacinthe" écrivait récemment que la tempérance, pour laquelle on avait fait une vigoureuse campagne il y a une vingtaine d'années, était en baisse. Il suggérait la reprise de cette campagne d'éducation. Maints journaux sérieux ont endossé l'idée.

Et chez nous en Alberta?

Malgré un régime d'étatisation dans la vente de la boisson, la jeunesse et l'âge mûr ne s'adonnent-ils pas à une trop grande et coûteuse consommation d'alcool? On boit aux noces, on boit aux enterrements, on boit parce que les affaires ne vont pas, on boit parce qu'elles vont bien, on "mouille ça" à l'occasion d'un événement heureux, etc., etc.

Est-ce la seule manière de se récréer?

Notre peuple n'a pas encore perdu le culte de l'esprit, l'amour de la conversation vivante, pétillante, sans nécessité de l'"arroser" . . . d'esprit de feu.

N'en déplaise au médecin précité, son témoignage ne s'appuie que sur le sien ou d'autres semblables. De plus grandes autorités médicales que la sienne ont dit la nocivité de l'alcool sur l'individu et même dans le sang des descendants.

Entre ces multiples et diverses courses, notre éminent professeur de "morale" pourrait se renseigner sur un sujet qu'il affiche ne pas connaître. Qu'il ouvre les yeux et il verra ce que les boissons enivrantes, les "cocktails" nombreux et répétés ont opéré chez certaines belles natures.

"O Médecin . . . si vous connaissiez la conséquence de vos paroles imprudentes!

Heureusement qu'il est d'autres médecins plus consciencieux, plus soucieux de vérité, plus prudents dans les conseils qu'ils donnent, dans les actes qu'ils posent.

* * *

ENCOURAGEONS-LES DONC!

A plusieurs reprises, nous avons dit à nos lecteurs que nous préférions $1000. en abonnements que $1000. en annonces, bien que nous ne dédaignions ni l'un ni l'autre.

Notre journal, pour atteindre son but, doit pénétrer dans toutes les familles de langue française de notre province, afin de renseigner sur le mouvement national, d'éclairer, de diriger. Les abonnements sont venus récemment en assez grand nombre, grâce à l'activité de notre propagandiste M. l'abbé Boucher et à celle de nos amis de Calgary.

Nous devrions cependant compter un plus grand nombre d'abonnés à Edmonton.

Mais nous ne pouvons vivre sans les annonces. Nous avons eu, pendant plusieurs mois, des annonces en quantité, mais nous nous ressentons actuellement de la dépression des affaires. Vous pouvez nous aider. Ecrivez à tel marchand ou tel industriel avec lequel vous traitez et qui n'annonce pas dans la "Survivance". Demandez-leur de le faire. Recommandez-vous de la "Survivance" quand vous patronnez l'un quelconque de nos annonceurs.

R. L.

L'ASSOCIATION A BESOIN DE $3000.

L'Exécutif compte sur les divers cercles de l'Association pour obtenir ce montant.—Pourquoi ce besoin d'argent. — Il faut créer ici les rouages essentiels à l'Association.— Suivons l'exemple de la Saskatchewan et du Manitoba.

Ce n'est pas uniquement au voisin à s'occuper de cette campagne, c'est à tout le monde.

Lors du dernier congrès de l'Association canadienne-française, le secrétaire-général sortant de charge disait aux délégués présents la nécessité d'un secrétaire permanent afin de pouvoir donner à l'Association l'impulsion nécessaire à son développement. On a décidé d'accorder une augmentation de salaire au secrétaire actuel, afin qu'il puisse obtenir l'aide dont il a besoin pour accomplir le travail requis par l'expansion de l'Association, pour lui donner dans l'avenir l'élan réalisateur.

Les délégués, bien qu'en faveur du secrétariat permanent, ont manifesté leur intention de ne pas aller trop vite en besogne, de ne pas engager qui que ce soit sans pouvoir lui promettre que son salaire lui sera payé ou tout au moins assuré de façon sérieuse.

La situation présente

Le secrétaire-général a obtenu, à la dernière réunion de l'Exécutif, aide dans son travail de l'Association. L'Exécutif est d'avis que l'Association ne grandira, ne se développera qu'en autant que nous pourrons obtenir un titulaire consacrant tout son temps à notre oeuvre de défense nationale.

Il faut des fonds

Mais pour obtenir un titulaire compétent, débrouillard, qui mettrait en même temps que son coeur tout son temps pour l'Association, il faudra le payer et pour le payer l'A.C.F.A. doit se tourner vers ceux qu'elle veut défendre, qu'elle désire servir. On ne peut exiger d'un homme de vivre sans salaire. L'exigerions-nous que nous le trouverions pas. L'an dernier, et, pour préciser, depuis la fondation de la "Survivance" l'Association a vu ses fonds augmenter . . . un peu. L'augmentation atteint trois cents dollars. C'est quelque chose mais ce n'est pas suffisant. Si on songe que nous sommes 30,000 ou 35,000 compatriotes en Alberta, on peut dire que le montant de $3,000 devrait être relativement facile à percevoir chaque année.

Pourquoi ce besoin d'argent?

Il se trouvera des gens pour nous demander ce que nous voulons faire avec ce montant d'argent. Ce que nous voulons, mais tout simplement faire suite aux voeux émis par le dernier congrès et obtenir le secrétaire permanent dont nous avons besoin pour organiser les concours de français, visiter les cercles et les centres français, faire la correspondance toujours de plus en plus imposante. Un tel secrétariat pour l'Association de défense existe en Ontario, en Saskatchewan, au Manitoba. Pour arriver au même but que nos frères, les mêmes armes doivent être employées.

Il nous faut aussi des visiteurs d'écoles, mais comment leur assurer une petite rémunération et leurs frais de voyage si nous n'avons que $1500 de revenu? Puis il faut payer la papeterie, les timbres, les constitutions, les brochures de propagande, l'entretien des machines à écrire, etc., etc.

Si une minorité aussi nombreuse que la nôtre ne peut trouver pour son Association de défense la somme de $3000., il est aussi bien de dire que nous ne voulons pas survivre. Le journal français en notre province est l'oeuvre qui appuie toutes les autres, le levier indispensable, le clairon qui sonne le ralliement, la voix collective de la minorité lésée, le porte-parole de nos activités nationales.

IL FAUT LIRE ET FAIRE LIRE LE JOURNAL FRANÇAIS. Il faut lui donner son abonnement en temps et lieu, lui procurer des annonces quand la chose est possible, confier à l'imprimerie, éditrice de notre journal, cartes de visite, en-têtes de lettres, etc.

Ceci fait, comme membre de la minorité Franco-albertaine, appuyez l'A.C.F.A. de votre encouragement moral, de votre argent. M. Milton Martin de notre ville nous disait, il y a quelque temps, qu'il donnait chaque année $5. à l'Association canadienne-française, car il considérait que la somme de $1. était insuffisante de la part de ceux qui peuvent faire davantage. Il en est d'autres qui pourraient imiter ce geste généreux.

Même sans taxer proportionnellement à leurs moyens ceux qui pourraient nous aider financièrement davantage, il est possible de trouver chaque année la somme de $3000 pour soutenir l'A.C.F.A.

Il faut atteindre l'objectif

Avec $3000., nous organisons un secrétariat, nous faisons des concours de français un succès TOUS LES ANS, nous éveillons TOUS les Canadiens-français isolés à la cause nationale, nous maintenons tous nos cercles en activité.

Comment percevoir cet argent?

Les moyens sont laissés à l'initiative de nos chefs de districts et de nos officiers de cercles.

On peut

1.—Diviser le cercle en équipes de deux ou trois membres, visiter chaque famille de langue française de son territoire et réclamer l'obole de chacun pour l'Association. Ceux qui ont beaucoup pourront donner plus que ceux qui ont peu; ceux qui ont moins donneront selon leur coeur et leurs moyens mais TOUS DEVRAIENT VERSER QUELQUE CHOSE.

2.—On peut aussi organiser des soirées patriotiques, musicales, des séances dramatiques, dont les produits seraient ainsi répartis: 85 pour cent à la caisse de l'Association, qui, à son tour, versera 10 pour cent de ce montant aux comités régionaux là où ils existent, pour défrayer les frais de l'organisation régionale. La balance, c'est-à-dire 15 pour cent, restera au cercle local.

Mettons-nous à l'oeuvre

Mettons-nous à l'oeuvre tout de suite. Faisons la perception suivant le mode qui convient le mieux à notre milieu. N'oublions pas une ou deux soirées ou parties de cartes au profit de l'A.C.F.A.

L'argent perçu n'est pour aucun des membres de l'Exécutif en particulier, mais pour assurer la survivance de toute la race dans notre province.

Conformément aux voeux exprimés par les délégués au congrès de juillet dernier, nous intensifierons le programme du passé et nous ferons davantage dans l'avenir. Que ferez-vous pour que l'Association atteigne son objectif de $3000?

L'actualité sous la loupe

LA RENAISSANCE D'UNE LANGUE

Dans l'Etat Libre d'Irlande, on s'efforce de faire de la vieille langue tombée en désuétude le parler commun irlandais. C'est une renaissance par règlementation, mais une renaissance assiégée de difficultés. —Les journaux.

Il y a quelques semaines sous le titre "Le français, langue vivante", notre journal publiait un commentaire d'une déclaration faite concernant la suppression éventuelle du gaélique dans les diverses écoles de l'Irlande, si le peuple ne s'intéressait pas davantage à l'idiome ancestral.

M. Georges Hambleton, de la Presse Canadienne, transmet aux journaux une importante dépêche sur la restauration du gaélique. Le correspondant de l'agence de presse canadienne relate les efforts tentés pour redonner à la langue gaélique sa faveur des anciens jours. A l'école primaire, les cartes géographiques murales portent maintenant les noms gaéliques des villes, des villages de l'Irlande. Le gaélique qu'on y inscrit n'est pas le vulgaire gaélique des salles de musique américaines, mais bien l'authentique parler de l'ancienne culture intellectuelle irlandaise. La constitution de l'Etat Libre d'Irlande met sur un pied d'égalité une langue qui se parle et une autre, qui ne se parle pas et que ceux qui devraient la parler refusent de le faire. L'enseignement de l'irlandais est obligatoire dans toutes les écoles publiques; dans quelques écoles, on va même jusqu'à imposer l'usage exclusif de la langue irlandaise. De plus, toute personne désireuse d'entrer au service civil et âgée de moins de quinze ans doit connaître l'irlandais.

M. Ernest Blythe, vice-président de l'Etat Libre d'Irlande, déclare: "Nous continuerons de travailler en ce sens —vers la connaissance de la langue irlandaise pour tous.—Nous devons continuer de telle sorte qu'un jour, sera considérée comme ignorante, toute personne qui ne saura pas l'irlandais. Il ne sert de rien de posséder la liberté politique ou d'envoyer des représentants à la Ligue des Nations, si le langage irlandais est perdu: toutes ces choses ne sont que flottantes et si la langue irlandaise est perdue, la nation irlandaise comme telle sera perdue."

Le status de notre langue en Canada

Nous, de langue française, avons été les fondateurs, les colonisateurs de la première heure, dans ce vaste pays. Pendant trois cents ans, la langue française a porté dans ses syllabes la foi catholique d'un bout à l'autre de l'Amérique. Aujourd'hui, victimes d'une immigration folle dirigée souvent pour nous noyer, nous sommes en minorité dans notre propre maison. Par des traités successifs, en 1760, en 1774, en 1840, et de nouveau en 1867, nous avons exigé d'être traités en peuple majeur. Notre langue, par les articles 93 et 133 de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, a droit de cité au parlement fédéral, au parlement provincial de Québec. Les documents émanant des services fédéraux doivent être bilingues. Le français est langue officielle sur le parquet de la Chambre Haute et de la Chambre Basse à Ottawa.

Chez nous, en Canada, nous sommes devenus une minorité, mais notre langue est parlée. Nos compatriotes s'en servent à la maison, à l'école partout où on nous le permet, au prétoire dans la province de Québec, à la Cour Suprême à Ottawa, dans le parlement provincial de Québec, au parlement d'Ottawa, quand nos sénateurs et nos députés peuvent s'en servir sans que les banquettes se vident.

Comme nous le disions il y a quelques semaines, le français est langue vivante. La littérature française est riche. Elle est le produit d'un peuple de quarante millions d'habitants. La langue française demeure la langue internationale la plus claire, la plus précise. Elle est toujours la langue par excellence de la diplomatie.

En Irlande, on impose la langue à une majorité qui se refuse à la parler. On inscrit de force sur les boites postales de Dublin le gaélique et l'anglais, afin de familiariser la population irlandaise avec la langue de ses pères. Les timbres, la monnaie, les billets de chemins de fer portent l'empreinte du vieux parler irlandais.

L'histoire n'enregistre que peu d'efforts de ce genre. Redonner une vigueur à une langue qui s'est éteinte par l'abandon de ses adeptes n'est pas chose facile. Réussira-t-on? Dieu le veuille!

Nous de langue française en Canada, ns demandons qu'une chose: la possibilité de maintenir chez nos compatriotes la langue maternelle partout où nous compatriotes la veulent. Nous ne voulons nullement l'imposer à ceux qui ont eu la lâcheté de l'abandonner, ni aux autres races qui nous entourent. Nous n'exigeons que le libre développement de notre race selon les désirs qu'extériorise notre population par ses journaux, par ses associations, ses mandataires ou ses groupes épars.

Pourquoi faut-il qu'en Ontario, et ailleurs, nos plus farouches adversaires se recrutent dans les rangs d'une race qui s'applique aujourd'hui avec tant d'énergie, de persistance louable à la résurrection de sa langue. On sait quels sont ceux qui désirent que les Franco-américains du Rhode Island, du Massachusetts, du Maine, renoncent à leur langue. Mais revenons en Canada. Pourquoi ici, en Alberta comme en Ontario, les Irlandais en général nous haïssent-ils, nous ménagent-ils si parcimonieusement l'enseignement français au sein des écoles séparées?

Il serait peut-être à propos que nos amis irlandais se renseignent sur ce qui se passe dans leur pays d'origine, qu'ils en tirent les leçons qui en découlent, qu'ils deviennent plus équitables envers une minorité valeureuse qui n'a jamais renoncé à sa langue malgré les vexations multiples dont elle a été l'objet, malgré les persécutions de ceux qu'elle a un jour aidés.

La Providence veut que les races et les individus croissent selon l'ordre naturel.

Pour nous de langue française, l'ordre naturel signifie la conservation de nos traditions, de la langue protectrice de notre foi, de toutes les caractéristiques en un mot, qui distinguent les races fières et libres.

Félicitons les citoyens de l'Etat Libre d'Irlande de leurs efforts pour raviver leur parler, mais incitons leurs cousins à nous donner justice ici en Canada, dans les efforts que nous tentons, non pour ressusciter notre langue maternelle, mais pour l'apprendre, pour posséder le génie qu'elle recèle.

Point n'est besoin de nous l'imposer de force. Nous l'apprenons de bon gré, de fait nous l'apprenons malgré les restrictions que l'on nous impose.

Il est difficile de ressusciter les langues mortes ou mourantes; il est plus facile de conserver celles qui se parlent. Le français ayant une valeur diplomatique, littéraire, commerciale immense, en plus de faire partie de notre âme nationale, est le lien nécessaire entre nous. Nous voulons le garder.

Qu'on nous laisse libres de le garder vivace.

Cactus.

IMPORTANTE REUNION DE L'EXECUTIF DE L'A.C.F.A.

L'assistance est plus nombreuse que jamais.—Importantes décisions prises.—Programme lourd pour la nouvelle année.— Il se fera de la besogne.

Jeudi dernier eut lieu la première réunion régulière de l'Exécutif depuis les dernières élections. Le docteur L.-O. Beauchemin, de Calgary, et M. J.-E. Primeau, de Saint-Paul, vice-présidents, étaient tous deux présents, de même que M. Jean Langlois, de Saint-Paul, les représentants de Legal, de Lamoureux et de Morinville et tous les délégués de la ville d'Edmonton.

On sent que la tâche est immense, on ne demande qu'à aider. Communications importantes reçues, l'une mettant en question un voyage de "Survivance" pour les fêtes prochaines. Lettre au nom des Canadiens-français de Westlock sur un sujet d'intérêt capital.

Le comité régional de Saint-Paul a été formé. Le territoire confié à nos amis de l'endroit sera immense, mais ils se disent prêts à accepter ce dont on les chargera. Le comité couvrira tout le comté de Saint-Paul et de Rivière-Castor, avec, comme chef de l'organisation régionale, M. J.-E. Primeau. Ceux qui le connaissent savent avec quel dévouement il s'est consacré à la cause nationale depuis un grand nombre d'années. Il est d'ailleurs grandement secondé par M. Jean Langlois, qui est une recrue nouvelle pour l'Exécutif, pleine d'entrain et d'activité bienfaisante.

On a voté l'impression des nouvelles constitutions et nos membres en recevront copie dès que le travail sera terminé.

Mais la grosse décision de l'Exécutif fut d'augmenter les revenus de l'Association. On est tombé d'accord pour fixer un objectif de $3,000 à la prochaine campagne de l'Association; voilà le montant dont l'A.C.F.A. a besoin pour poursuivre sa marche. Les membres de l'Exécutif porteront ce mot d'ordre dans leurs milieux respectifs.

A l'avenir, à moins que l'Exécutif en décide autrement, il se réunira dans la salle paroissiale de l'Immaculée-Conception.

Les résolutions adoptées par le dernier congrès sont sur la table pour la prochaine réunion. L'Exécutif s'emploiera à les concrétiser. Que les membres de l'Exécutif se maintiennent aussi ardents et nous continuerons d'avancer.

Le secrétaire-général.

MONUMENT-SOUVENIR DE LA MALHEUREUSE EXPEDITION DU DUC D'ANVILLE EN 1746

Il a été dévoilé à Bedford, N.E., par le lieutenant-gouverneur.— Le consul général de France assiste à la cérémonie.—Les calamités qui s'abattirent sur l'expédition française chargée de reprendre Louisbourg.

LE LIEUTENANT-GOUVERNEUR

Halifax.—En présence d'une foule de plusieurs centaines de personnes, Son Honneur l'hon. J. C. Tory, lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, a dévoilé, mercredi dernier, le monument élevé à la mémoire des 2,500 Français, morts du typhus et autres maladies, en se rendant en 1746, jeter le siège devant Louisbourg, tombé l'année précédente aux mains des Anglais. La cérémonie s'est déroulée au milieu d'un jardin fleuri en bordure de la voie principale du Canadien National, à Bedford, une banlieue d'Halifax. Elle était présidée par le juge W. Crowe, de Sydney, président du comité de la Nouvelle-Ecosse de la Commission des Sites et Monuments historiques. Dans l'assistance, l'on remarquait M. Edouard Carteron, consul général de France au Canada, et Mme Carteron. Le commandant Decoux, du croiseur "Primauguet" et son état-major; sir Cecil Fuller, commandant le "Despatch" et ses officiers; le commandant Victor Brodeur, représentant la marine canadienne et l'un des organisateurs de la cérémonie; le brigadier-général Gibson, commandant le district militaire No 6; le maire Gaston Guay, de Halifax; M. Claude Melançon, directeur de la publicité française au Canadien National; M. Lafranchit, agent consulaire de France à Halifax; les membres de la Société Historique de la Nouvelle-Ecosse, etc. Devant le monument étaient rangées deux compagnies de fusilliers marins, l'une fournie par le "Stadacona", de la marine canadienne, et l'autre par le "Primauguet", le magnifique croiseur français spécialement envoyé par M. Georges Leygues, ministre de la Marine, pour rendre hommage à la mémoire des malheureux Français enterrés le long de la Baie de Bedford.

M. H. Piers, de la Société Historique de la Nouvelle-Ecosse, fit d'abord l'historique de l'expédition, de 1746, qu'il qualifie "l'un des plus tragiques épisodes dans les annales de la marine".

Son Honneur le lieutenant-gouverneur procéda ensuite au dévoilement de la statue de pierre, pendant que les marins présentaient les armes et que les clairons sonnaient au champ. Après quoi il parla du grand changement qui s'est opéré dans les relations entre la France et l'Angleterre, depuis les luttes pour la possession du Canada. Aujourd'hui, l'entente la plus cordiale unit les deux pays.

Au Canada, trois millions de Canadiens d'origine française, libres de toute oppression, tendent la main pacifiquement à six millions de compatriotes d'origine anglaise, et travaillent à l'édification de l'une des plus grandes nations de l'Amérique du Nord. Voilà un exemple qui s'impose au monde entier.

M. Edouard Carteron

L'orateur suivant fut M. Edouard Carteron, consul général de France, qui, très élogieusement, parla de la fatalité qui s'acharne parfois aux entreprises des hommes, fatalité dont furent victimes avant le duc d'Anville, les amiraux Phipps et Walker. Le concours des circonstances qui fit échouer l'expédition de 1746 contre Louisbourg est d'autant plus remarquable que les hommes semblent y avoir eu peu de part, puisque les Français s'étaient très bien préparés, que l'harmonie régna constamment entre les marins et les soldats et que seuls les vents et la maladie forcèrent l'expédition à retourner en France sans avoir tiré un coup de canon.

Des couronnes furent déposées ensuite au pied du monument par le lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-Ecosse, le commandant De Decoux, du "Primauguet" et Mme G. S. Green, Picarde d'origine et infirmière de l'armée française durant la dernière guerre qui avait tenu à rendre cet hommage à ses compatriotes de Picardie qui faisaient partie de l'expédition d'Anville.

Avant de retourner à Montréal par le Canadien National, M. Edouard Carteron visitera quelques établissements acadiens dans la Nouvelle-Ecosse, dont Pointe-à-l'Eglise et Grand-Pré.

Incendie au couvent de Saint-Albert

Une vieille aile du couvent est la proie des flammes.—Tous les enfants se sont sauvés.— Les pertes.

Un incendie qui aurait pu avoir des conséquences fatales a éclaté vendredi matin dernier, vers 9 h. 30, au couvent de Saint-Albert. Les pertes ne dépasseront pas quelques centaines de dollars et on n'a à déplorer aucune perte de vie. Les pompiers de la station 2 d'Edmonton, sous la direction du capitaine Connoley, ont vite eu raison de l'incendie, avec l'aide de volontaires conduits par l'ingénieur P. H. Ebbers. Plusieurs parmi les volontaires furent incommodés par la fumée et on dut les transporter au grand air pour les ranimer.

L'incendie s'est déclaré au troisième étage de l'édifice, où se trouvent les dortoirs et les classes des garçons, par le contact de déchets avec un tuyau surchauffé.

Les planchers et les murs du vieil édifice, qui étaient en bois, et construits depuis environ vingt ans, ont été entièrement détruits. Les enfants remarquèrent la fumée qui semblait venir des murs et ils avertirent la Soeur Supérieure qui donna aussitôt l'alarme et tous les enfants furent conduits en sûreté. Un appel téléphonique avertit alors les pompiers d'Edmonton qui dépêchèrent de l'aide.

M. Ebbers, ingénieur du couvent, réunit un nombre de volontaires qui combattirent les flammes en attendant l'arrivée des secours.

A Thérien

* * *

Après la réorganisation des cercles Brosseau - Duvernay, Bonnyville, la fondation du cercle Saint-Joseph de Fort-Kent, nos amis J.-E. Primeau, J. Langlois et quelques autres, ont donné un coup de main pour fonder un cercle à Thérien. Nous avons publié la semaine dernière le compte-rendu de cette soirée.

Les officiers suivants furent élus:

Président: M. Bachoffer,

Vice-président: J. A. Lavoie,

Secrétaire-trésorier: Mlle G. Godelaine.

* * *

A cette unité nouvelle nous souhaitons la plus cordiale bienvenue dans nos rangs.

Nos amis du district de Saint-Paul nous promettent un cercle à La Corée et la réorganisation de celui de Lac Froid. Bravo à nos amis du comité régional de Saint-Paul. La marche en avant se continue.

Propos religieux, littéraires et féminins

Le Royaume de l'Intérieur

Chronique féminine

Où l'afficher ...

L'invite à parler français partout où l'on peut est un refrain monotone; pour ma part, je m'accuse de l'avoir répété bien souvent. Mais ne faut-il pas le redire encore jusqu'à ce qu'il soit entré dans les moeurs, dans les habitudes? Si donc, chère lectrice, vous n'êtes pas concernée parce que vous êtes convaincue, je sais que mon motif vous paraîtra louable et vous donnera la patience de me lire quand même.

On n'ignore pas qu'il faut parler sa langue pour la conserver. De nombreuses personnes, obligées par la force des circonstances à se servir ordinairement de l'anglais, déplorent de perdre un peu chaque année de leurs connaissances en français, Mais les plus intelligentes d'entre elles, loin de renoncer pour cela à leur parler propre, s'obstinent à l'employer aussi souvent que l'occasion leur en est procurée et à le lire pour se refamiliariser avec le génie français.

Que font pourtant quelques autres, qui devraient dans le contingent des plus actifs amis et amies de notre langue, à cause de leur éducation et de l'importance de leur situation! Hélas, ce sont ceux-là souvent qui se démettent de leurs responsabilités patriotiques. Telles jeunes filles, jeunes femmes, tels hommes de qui on recevrait volontiers l'exemple s'appliquent à mettre en valeur la maîtrise qu'ils ont de l'anglais, recherchent les occasions de renier, en fait, leur nationalité. C'est pénible et, de plus, ces personnes ne recueillent pas les admirations qu'elles convoitent: a-t-on jamais approuvé un enfant qui se montre honteux de ses parents? Ceux-ci fussent-ils indignes, on accepte mal que des enfants s'érigent en juges de leurs auteurs. Il en va un peu de même de sa langue et de son origine. Il ne nous appartient pas, à nous qui devrions en connaître les mérites, de desservir la qualité de Canadiens-français dans l'esprit des étrangers.

Le patriotisme n'exige pas toujours de l'héroïsme. Il nous demande beaucoup plus souvent de l'afficher dans les petits détails de la vie. Est-il une raison valable à apporter pour l'excuse de deux Canadiennes-françaises qui s'interpellent en anglaises, au sortir de leur église française, dans leurs réunions composées exclusivement de Canadiennes-françaises, au téléphone ou ailleurs?

Si le mot scandale peut s'appliquer en cette matière, il vient spontanément à l'esprit, quand on voit de tels agissements. De quel poids ensuite les éducateurs religieux et laïques peuvent-ils appuyer leur enseignement français à nos enfants, si nous ne consentons à afficher notre nationalité que dans le secret d'une maison bien close et encore ... ?

Avons-nous oublié quelque peu, notre langue par manque d'usage? Sachons bien que ce n'est pas en la délaissant davantage que nous la réapprendrons. Mettons-nous donc bravement à la pratiquer partout, certains que l'indulgence de ceux qui savent nous sera acquies, avec le respect dû à toute dignité.

Le malheur est que l'on convient facilement de toutes ces vérités quand on s'est mis un moment vis-à-vis soi-même. Mais cette page tournée, qu'en restera-t-il? On voit bien là qu'il faut répéter et répéter souvent ce commandement national si on veut en assurer quelque peu l'observance.

Récapitulons donc qu'il faut parler français chez soi, entre amis, sur la rue, aux magasins et, s'il est d'autres endroits qui n'apparaissent pas dans la nomenclature, là aussi il faut parler français. Autrement, dans bien peu de générations, notre langue ne serait plus qu'à l'état de beau souvenir ... ou bien elle ne serait connue que des étrangers qui la jugent, eux, assez belle pour mériter les efforts de l'apprendre.

GERMAINE.

LE VIEUX FUMEUR

Coiffé d'un lourd chapeau dont le bord forme bec,
Le visage cuivré, marchant comme un homme ivre,
—Comme marchent tous ceux que la pêche fait vivre—
Et les habits couverts de sel et de varech,

Il revient, emportant dans un linge bien sec,
En retour du poisson que tout l'automne il livre,
Un énorme paquet de tabac à la livre,
Que pour lui les marchands achètent à Québec ...

Tu peux venir, hiver, ô roi de la tempête!
Il porte sous son bras de quoi te faire fête;
Des éclairs de plaisir passent dans ses yeux bleus ...

Il évoque les calmes jours auprès de l'âtre,
Et l'odeur du tabac et la pipe de plâtre
Qui trône dans la paix des soirs silencieux! ...

Blanche Lamontagne-Beauregard.

Du théâtre à Dieu

> Seigneur, un seul jour passé dans vos parvis sont mieux que mille jours ailleurs.

J'ai assisté à ses funérailles dans l'humble chapelle d'un humble couvent.

* * *

Dès l'âge de 9 ans, ses parents, sans pratique religieuse, livraient leur fille, enfant prodigue dans l'art de chanter, à la gloire enfumée de la scène théâtrale.

La carrière lui réussit: parures, bijoux, richesses, adulations des foules, rien ne semblait manquer à sa gloire mondaine. Mais son âme était trop haute pour respirer à l'aise cette vaine fumée, elle chercha très haut la vraie beauté et rencontra Dieu.

L'âme de l'artiste, conquise par la divine Beauté, ancienne et toujours nouvelle, qui ravissait Saint-Augustin, voulut se vouer à jamais à son service, en se faisant religieuse missionnaire.

Le bon Maître lui donna l'épreuve de ne pouvoir qu'aux dernier moments de sa vie entrer dans cette Terre Promise de la vie religieuse, sommets bénis qui s'élèvent au-dessus de la région des tempêtes, et objet de ses saintes aspirations.

C'est un Père Franciscain qui chantait le service. Deux frères convers, vêtus de robes de bure et sans souliers, assistaient le célébrant. Dans l'assistance: un prêtre, une vingtaine de religieuses et novices de la Communauté, une dizaine d'autres personnes, des amis des derniers jours, qui devaient porter à la terre le corps de la mort.

Sur sa bière, un simple suaire, autour quelques cierges vacillants.

Au fond de la fosse, sur sa tombe j'ai lu ces mots: "En repos."

* * *

Le secret de ces vocations extraordinaires? Demandez-le à Paul de Tarse ou à Augustin, à Angèle de Foligno ou à Madeleine.

Vaine et éphémère est la gloire du monde; immortelle est celle des saints.

Entretien sur le mariage

Des autres qualités

Il y a quelque temps, dans une série d'articles, je voulus esquisser le portrait de la fiancée "idéale". Quelques demoiselles observèrent que j'étais difficile; c'était me dire poliment qu'elles me trouvaient injuste: la dot que je demandais était trop forte. Pensez donc: qualités pratiques, qualités morales, qualités intellectuelles, qualités esthétiques, et tout cela au pluriel. Mon Dieu, si l'épouse doit apporter toutes les qualités, qu'apportera l'époux? Oh! les hommes, ils demandent l'impossible: tableaux sans ombres, des roses sans épines, des femmes sans défauts.

Mais, voici la revanche; j'ai dit vos devoirs, je veux crier vos droits par l'énumération de tout ce que vous pouvez exiger de celui dont vous acceptez de porter le nom. A la fiancée *idéale*, un fiancé *idéal*, ce n'est que justice.

Remarquez, cependant, mesdemoiselles, que je parle d'un idéal "vivant" et non chimérique: la perfection absolue ne se promène sur la terre, ni en jupe, ni en pantalon; on ne la rencontre, ici-bas, qu'en rêves et là-haut dans le ciel.

Je ne prétends pas davantage avoir retrouvé la clef de l'Eden ou le secret de faire refleurir le Paradis terrestre; le mariage idéal, dont je veux parler, aura lui aussi ses peines et ses sacrifices.

Vous vous récriez: des sacrifices, avec mon "Adélard"! vive le sacrifice alors, et le plus tôt sera le mieux. Votre incrédulité ne me surprend ni me décourage: je m'y attendais. La vie est un livre que nous lisons au jour le jour: dès qu'une page est terminée, il nous faut la tourner, sans pouvoir la relire; mais nous ne pouvons pas non plus en tourner deux à la fois. Or, vous n'êtes qu'au chapitre premier, et je vous parle du second. Vous croirez vous aussi, quand vous aurez vu: bienheureuses cependant celles qui auront cru, avant d'avoir vu, et auront agi en conséquence.

En fait de peines et de chagrins, on se contente aisément du moins possible, on cèderait même sa part sans trop se faire prier, et pourtant, que de jours passés à préparer nos ennuis du lendemain. C'est la sagesse à rebours et de la charité mal ordonnée; il faut épargner le plus possible d'ennuis au prochain, et notre premier prochain, c'est nous-mêmes.

Le mariage est un sacrement, et un grand sacrement, nous dit saint Paul: c'est un bon état, saint, parfait en son genre. Comme il est calomnié cependant. Pauvres affamés du bonheur, qui se plaignent de la récolte, quand ils n'ont rien semé. Tout le monde en convient: du mariage dé-prend le bonheur dans cette vie,—ajoutons hardiment, et dans l'autre.— Or, en fait, de tous les actes de la vie humaine, le mariage est celui auquel, peut-être, les jeunes gens pensent le plus, mais auquel, certainement ils se préparent le moins. Il semblerait que c'est une formalité sans influence sur la vie humaine; aussi a-t-on dit méchamment que le mariage est une loterie, un coup de dés engageant l'existence des deux époux et celle de leurs enfants: on serait ainsi heureux ou malheureux par pur hasard. C'est faux. Dans la vie, les événements ne dépendent pas "entièrement" de nos désirs ni même de nos efforts, mais ils en dépendant en "partie", et cela suffit pour nous engager à agir sur eux, à faire tout ce que nous pouvons, avant de demander à Dieu ce que nous ne pouvons pas.

BONENFANT.

(à suivre)

Rions un peu

Mot d'enfant

—Il ne parle pas ton petit frère?

—Si ... il sait dire merci, mais faut qu'on lui donne des sous!

—x—

La reconnaissance

—Comment! mauvais drôle! Je te donne une montre en or, et ton premier soin est de la mettre au Mont-de-Piété?

—Dame! riposte le jeune homme, c'est afin de pouvoir te montrer ma reconnaissance ...

—x—

Un traditionnaliste

—Mon fils veut se marier à toute force. Il s'est fiancé à une jeune fille qui porte le nom du premier homme, Adam.

—Beau mariage?

—Mon fils est content. Il avait le désir d'entrer dans une très vieille famille ...

—x—

Accoutumé à la chose

—Ce compte est tout simplement du vol.

—Vous avez raison, madame, mais repasserai-je ou si vous allez payer de suite?

—x—

Pas de sens

Le monsieur au musicien ambulant:

—Mais ça pas de sens, votre musique!

—Comment, pas de sens? C'est même du Saint-Saens!

Pour ceux qui ne l'ont pas lu

Nous recevons un nouveau lot de brochures intitulées l'Apostolat, *par R. Laplante. Ceux qui n'ont pu se procurer la brochure, il y a quelques semaines, pourront en obtenir en envoyant 12 sous en timbres au rédacteur de la* Survivance.

*Dans cette courte brochure sur l'*Apostolat, *l'auteur tente de prouver que l'action catholique est nécessaire aujourd'hui, comme hier.*

Un journal du Nouveau-Brunswick, le Madawaska, *disait ces jours derniers, qu'il était nécessaire de posséder deux choses pour assurer la continuité des oeuvres françaises en Acadie. "D'abord, disait-il, le journal catholique indépendant et ensuite la création et le maintien de cercles de jeunesse catholique."*

C'est une situation identique en Alberta.

L'auteur a fréquenté les cercles de jeunesse et c'est à ceux qui ont un idéal, à ceux qui continueront notre oeuvre, à la jeunesse qui attend une directive, qu'il offre ces quelques pages.

En vente à la Survivance, *dix sous, douze sous franco. On expédiera* l'Effort économique de notre race *et* l'Apostolat *pour 25 sous franco.*

Pauvre garçon

—Comment! en grande toilette, et de si bonne heure!

—Ah!

—D'où sortez-vous donc?

—De l'église.

—Je devine. Un ami?

—Très cher.

—Jeune?

—Trente ans. Ingénieur électricien. Un avenir! Non, vous savez, vraiment la vie est trop bête.

—Vous étiez liés ...

—Amis d'enfance ... Nous avions fait nos études ensemble: collège, université. Nous avons fait la guerre dans le même bataillon. Mes parents l'aimaient beaucoup ... Même, à un moment, nous espérions que ma soeur ... Ah le pauvre!

—Qu'est-ce que vous voulez? C'est la vie!

—Oui.

—Nous n'y pouvions rien; il faut bien s'y résoudre.

—Hélas!

—Moi, du moins, je n'ai rien pu faire.

—Moi, non plus!

—Sans quoi!

—Parbleu!

—Et comment c'est-il arrivé?

—Tout naturellement.

—Comme pour tant d'autres?

—Comme pour tant d'autres!

—Il était resplendissant de santé, spirituel, recherché de tout le monde. On se l'arrachait dans les salons. C'était à qui l'aurait chez soi. S'il lui avait fallu accepter toutes les invitations ...

—Dame! de nos jours les gens gais sont bien reçus partout.

—Bref, ce gentil garçon, était au bal, chez les ... je ne vous les nomme pas ... des gens charmants, en tout cas ... le père est président de ...

—Cela m'est égal Continuez.

—C'est juste. A cette soirée, mon pauvre ami n'arrêtait pas de danser. Aussi très joli garçon, toutes l'admiraient ... jeunes, vieilles ... Il avait très chaud, fit l'imprudence d'aller prendre une boisson glacée, s'assit un moment sur la véranda où il faisait très frais, à côté d'une jeune fille, et ...

—Et?

—Il n'en fallu pas davantage. Je reviens de l'église.

—L'enterrer?

—Non, le marier.

Le livre

Si vous songez à faire un cadeau à un jeune homme ou à une jeune fille, pourquoi ne pas lui offrir un livre.

Un livre bien choisi—que vous avez lu vous-même de préférence—est le meilleur de tous les présents.

Le monde est plein d'oeuvres merveilleuses, devenues classiqus et qui ne peuvent que faire du bien à ceux qui en prennent connaissance.

Donner un livre de ce genre à un être jeune, c'est une façon d'enrichir sa vie. C'est un compliment, car cela veut dire que vous le jugez capable de comprendre et d'apprécier un ouvrage élevé, de préférer son intelligence à son divertissement, il est fort bien, sans doute, d'offrir quelque bijou, un joli vêtement ou une fanfreluche. Mais ces choses ne flattent que le désir d'orner sa personne.

Ce qu'il y a de plus beau au monde c'est une belle fête. Les idées sont des choses et elles durent plus longtemps que toutes les possessions matérielles.

Donner à quelqu'un de belles pensées, c'est lui remettre un trésor durable.

Ne soyez pas arrêté par l'idée que votre ami a déjà une petite bibliothèque. Un livre convient au riche et au pauvre.

On ne saurait avoir trop de bons et beaux livres.

Pour toute autre possession, ou presque, on peut arriver à la surabondance de biens. Mais de livres, plaisants et utiles, on n'est jamais trop riche.

ROMAN DE LA "SURVIVANCE"

La Campagne canadiennne

par ADÉLARD DUGRÉ, S.J.

Croquis et leçons

Quarantieme mille

7 (Suite)

Gladys avait alors quinze ans. François fut ravi de la proposition de sa femme. Il avait toujours accordé ses préférences à sa fille, en qui il croyait se reconnaître mieux que dans son tapageur de fils; il espérait se l'attacher encore davantage en lui faisant donner un vernis d'éducation française. De fait, Gladys était plus volontiers communicative, plus aimante, plus appliquée au travail. Elle avait du goût pour la musique et y réussissait. Mais des bizarreries de caractère, des caprices, des mouvements d'humeur suivis d'affaissements et de longues rêveries la faisaient regarder de ses compagnes comme une excentrique. Un an de séjour dans un pensionnat catholique allait rendre à elle-même cette riche nature et faire de cette enfant capricieuse une femme accomplie.

Gladys eut pour maîtresse au pensionnat une jeune religieuse récemment venue d'Ottawa, Soeur Marie-des-Anges. C'était une Canadienne, encore tout émue de sa brusque transplantation en terre étrangère, un peu perdue aussi dans une communauté où presque toutes les figures lui étaient inconnues. La jeune religieuse s'applaudit d'avoir à traiter spécialement avec cette demi-Canadienne, qui lui rappelait quelque chose du pays absent. Dès les premiers jours elle gagna la confiance de Gladys en lui adoucissant les premiers chagrins et les surprises contrariantes du pensionnat. La jeune fille, qui n'avait jamais éprouvé de la part d'une étrangère une sympathie si discrète et si vive, s'épanouit sous le souffle de cette tendresse dévouée. Soeur Marie-des-Anges entreprit alors de faire de cette baptisée une véritable catholique. Elle lui révéla sa religion, l'initia à la vie spirituelle, la fit participer aux sacrements. En même temps, tout en lui donnant des leçons de français, elle lui fit connaître le Canada.

Après quelques semaines, Gladys avait écrit à son père quelques lignes de français. Cette lettre apporta au médecin une des plus douces joies qu'il eût encore goûtées depuis son mariage. Son enfant se montrait à lui sous des traits qu'il connaissait à peine. Elle apparaissait pleine de douceur, d'affection, de délicatesse. Dans son style incorrect et plus anglais que français, elle parlait du Canada, formait des projets de longues conversations à son retour à la maison. Le médecin répondit à cette lettre avec effusion. Plus tard il vint à St-Paul, voulut voir Soeur Marie-des-Anges et lui prodigua les marques de sa reconnaissance.

Quand Gladys revint à Superior, à la fin de l'année scolaire, elle s'était bien promis de procurer à son père la joie, le repos, l'affection dont il paraissait trop privé de la part de ses enfants. Elle espérait le ramener par là à des pratiques religieuses dont elle sentait maintenant le prix et qu'elle avait fermement résolu de ne jamais abandonner. Elle mit à cette entreprise sa détermination d'Américaine et toute sa séduction de jeune fille. Un soir, au début des vacances, après de longs travaux d'approche, au milieu de caresses et de jolis mots français, elle exprima sa volonté de fréquenter désormais l'église catholique et demanda brusquement à son père s'il ne voulait pas l'y accompagner. François, déconcerté, répondit d'abord évasiment, mais Gladys insista.

"C'est bien, dit le père, si rien ne nous en empêche, dimanche, nous irons ensemble à l'église Saint-Louis.

Cette décision produisit un changement fort appréciable dans les habitudes de la famille. Depuis ce temps, Gladys et François sortaient généralement ensemble. Le dimanche, ou bien ils traversaient à Duluth, pour aller à l'église Saint-Jean-Baptiste où les Pères Oblats exerçaient leur ministère, ou plus souvent ils se rendaient à l'église Saint-Louis de Superior et prenaient contact avec la paroisse canadienne, à laquelle ils appartenaient. Bientôt les paroissiens se mirent à saluer amicalement le docteur et sa grande fille, que de braves gens étaient fiers de voir régulièrement parmi eux. C'était pour François, et plus encore peut-être pour Gladys, une jouissance de se sentir dans ce milieu sympathique, d'entendre les chants d'église, le prône, les annonces. Que de douces choses, que de belles années, bien loitaines déjà et bien longtemps perdues de vue, surgissaient alors dans l'imagination du médecin. Cet ensemble indéfinissable, qui donne un charme si saisissant à la grand'messe du dimanche dans nos paroisses canadiennes, le remuait profondément.

Pendant que François était à l'église avec Gladys, Fanny partait de son côté. Depuis un an elle avait fait de Harold son chauffeur d'automobile et le compagnon de ses courses. Leurs goûts se rencontraient facilement. Chaque dimanche, pendant la belle saison, et plusieurs fois durant la semaine, Fanny avait à faire de formidables excursions. Harold, âgé de dix-huit ans, vigoureux, adroit, hardi, ne se lassait pas de tenir le volant de la souple machine. Aux écoles publiques, puis au "Collegiate Institute", il avait grandement développé, à défaut d'autre faculté, son goût du sport et la force de ses muscles. C'était déjà un boxeur redoutable et, dans le jeu de balle au camp, un lanceur presque célèbre dans les deux villes du fond du lac.

François n'était pas sans inquiétude sur l'avenir de ce grand garçon, qui n'étudiait jamais, qui ratait tous ses examens, qui ne parlait que de jeux et de joueurs, qui prenait de l'âge sans prendre de sérieux. Timide et presque sauvage en société, il n'était à l'aise qu'en plein air, parmi ses camarades. Là il triomphait. Sa vigueur, sa haute taille, son adresse, lui assuraient tous les succès. Il n'avait de curiosité intellectuelle que pour pénétrer les règles du jeu ou pour se tenir au courant des victoires et des défaites des grands clubs qui constituaient les lignes nationales américaines. En cela l'exactitude, la minute de ses renseignements était prodigieuse. Il connaissait le nom, le rôle, les hauts faits de tous les joueurs et boxeurs de renom. Il collectionnait leurs portraits, discutait à table leur valeur, leur poids, leur force respective, admirait les uns, méprisait les autres.

Fanny voyait dans ces dispositions les caractéristiques d'un véritable Américain. Elle allait souvent applaudir son fils dans les joutes publiques: Harold était déjà lanceur dans les "Intermediate" de Superior. François en était beaucoup moins enthousiaste. Il avait souffert de voir que son fils, en grandissant, lui ressemblait de moins en moins. Quelques années plus tôt, quand Harold avait commencé ses études classiques, sa belle ardeur à décliner "Rosa", à traduire, à conjuguer, lui avait fait croire que son fils avait hérité de ses dispositions pour l'étude. Il se proposait bien de l'aider dans ses travaux, surtout dans l'étude du français. Ces projets le faisaient parfois rêver, en le transportant à plus de vingt ans en arrière. Un soir, tout à ses pensées, François avait tiré d'un coin de sa bibliothèque deux livres d'écolier, écornés et poudreux, un "Télémaque" et un recueil de morceaux choisis. Il avait pris plaisir à les feuilleter longuement. Plus tard, se disait-il, il expliquerait ces auteurs à son fils.

Ces illusions n'avaient pas duré longtemps. Harold s'était vite dégoûté du latin et de toute étude. Son ambition, ses préoccupations étaient allées ailleurs. Au lieu du cours complet, il ne désirait plus que l'immatriculation, répétant après d'autres que la science est un obstacle, non une aide pour l'Américain qui veut réussir.

(A suivre)

"La Campagne canadienne" est en vente à l'Imprimerie du Messager, 4260 rue de Bordeaux, Montréal, Québec. Prix: $0.75.

Croquis du Japon

LES EMIGRANTS

(Devoir du 17 août)

La nation japonaise étant une race féconde, depuis que le pays s'est mis à s'organiser dans l'ordre et la paix, la population s'est accrue avec une rapidité incroyable.

Or, à cause des trop nombreuses montagnes qui ne laissent habitable que le huitième de la superficie totale, le travail agricole, pourtant traditionnel, ne peut suivre parallèlement le développement moderne du commerce et de l'industrie. De là un déséquilibre économique et une insuffisance de ressources pour nourrir cette population sans cesse croissante; de là pour celle-ci la nécessité de l'émigration.

Le mouvement est commencé déjà depuis plusieurs années, mais il s'accélère toujours de plus en plus. On compte actuellement près de 700,000 Japonais à l'étranger. Ces émigrants s'en vont un peu de tous côtés, en Corée, en Mandchourie, en Chine, aux Philippines; mais surtout dans les deux Amériques, au Canada, aux Etats-Unis, au Brésil, au Paraguay, dans l'Argentine, etc. Presque chaque bateau qui quitte les rives du Japon emporte un certain nombre de ces émigrés qui s'en vont chercher de quoi vivre sous d'autres cieux. A coup sûr, c'est là une dure nécessité qui s'impose aux races humaines. Car après tout il s'agit de se séparer peut-être pour toujours du sol natal et de tous les êtres aimés. Surtout les Païens qui n'ont pas d'espérance et qui n'ont guère de confiance sociale que dans le cercle restreint de leurs parents et de leurs amis, doivent sentir plus cruellement encore la douleur de cette séparation.

En tout cas, rien n'est triste comme ces départs de bateaux, chargés d'émigrants qui quittent les ports du Japon. Par exemple au port de Naha, dans l'île d'Okinawa, d'où partent chaque année un grand nombre de gens qui ne trouvent plus de quoi vivre dans cette province encore peu développée et incapable de nourrir sa population.

Sur le bateau qui s'apprête à partir et dont les turbines commencent à ronfler, les émigrants par centaines se pressent, s'entassent, affairés, préoccupés, chargés de leurs malles et de nombreux petits paquets, présents suprêmes de leurs parents ou amis. Ils prennent place en troisième classe et s'installent tant bien que mal dans des compartiments qui n'ont rien de confortable, affrontant avec courage les incommodités d'un voyage long et pénible. Sur le quai du port se rangent les parents et les amis, attendant avec appréhension le moment du départ. Parmi eux passent et repassent des gens qui vendent des rubans de papier rouge, bleu, jaune ou blanc, auxquels on donne le nom anglais de "tape". Bientôt entre les émigrants qui garnissent les ponts du bateau et les parents et amis, qui bordent le quai, pendent et flottent au vent ces innombrables rubans de couleur, dont de chaque côté on tient les bouts. Le spectacle est à la fois gracieux et touchant. Mais lorsque le bateau se détache du quai et que les rubans se déroulant, mesurant la distance qui sépare graduellement le bateau du quai, alors la scène devient déchirante. De chaque côté des larmes abondantes inondent les figures et les sanglots sont à peine étouffés. Ces rubans qui relient encore ceux qui partent et ceux qui restent semblent figurer tragiquement le lien de famille qui unissait jusqu'ici ces pauvres gens et qui approche peu à peu de sa rupture imminente. On dirait que ce ruban est devenu comme une passerelle sur laquelle passent et repassent d'un bout à l'autre et la tendresse des pères et la piété filiale des fils. Enfin les rubans déroulés sur toute leur longueur se rompent et leurs bouts tristement tombent dans la mer.

Dans le même instant les coeurs sont aussi brisés et les sanglots redoublent pendant que les mains tiennent encore les rubans rompus. Mais le vaisseau, seul cruellement insensible à ces douleurs, file déjà à grande allure, et les émigrants sentant l'isolement et le vide se faire autour d'eux tiennent cependant toujours les yeux fixés vers la rive couverte encore des êtres chers, mais s'effaçant de plus en plus à l'horizon comme la perspective ténue d'un paysage lointain.

Ces émigrants désormais sont des déracinés qui vont ailleurs commencer, pour ainsi dire, une autre vie, dont ils ignorent à peu près les conditions quand ils quittent leur patrie. Le gouvernement japonais cependant ne les abandonne pas *tout* à fait à leur périlleux sort. L'émigration japonaise actuellement est une chose organisée, qui offre des garanties consolantes à ceux qui partent pour peut-être ne jamais revenir. En particulier, ceux qui se destinent au Brésil, pays hospitalier, peuvent se bercer déjà de douces espérances. Cinquante mille compatriotes jusqu'à ce jour les y ont précédés; les nouveaux venus se retrouvent donc en sympathique compagnie. Au point de vue religieux même ils auront des avantages. Depuis quelques années travaille là avec ardeur et succès un prêtre japonais, envoyé sur la demande expresse du gouvernement. Les émigrants pourront donc y entendre la parole de vérité. Et de fait nombre d'entre eux que ne gênent plus les préjugés aveugles et les traditions asservissantes du sol natal, se convertissent ainsi au catholicisme.

Cependant les bonzes ont appris avec colère ce qu'ils appellent des défections nationales. Pour enrayer le mouvement des conversions, dont le nombre inquiète au plus haut degré leur jalousie farouche, ils ont fondé à Nara une soi-disant école de missionnaires bouddhistes pour les pays d'émigration japonaise, et ils y ont préparé des jeunes gens imbus de leurs directions subversives. Mais lorsqu'ils implorèrent pour eux le passeport nécessaire, le gouvernement leur refusa net la permission d'aller au Brésil, de sorte que leurs espoirs furent irrémédiablement déçus.

Enfin, le gouvernement a demandé officiellement à un missionnaire catholique de faire aux émigrants avant leur départ des conférences spéciales pour les exhorter à se plier docilement à toutes les lois et coutumes des pays où ils vont s'établir.

La conclusion qui découle d'un fait aussi important c'est que les autorités païennes du Japon ont trouvé dans le catholicisme une aide puissante pour leur assurer la solution de leur problème angoissant de l'émigration japonaise.

Fr. Urbain-Marie CLOUTIER, o.f.m.
Mis. Apost.

INTERESSANT RECIT D'UN MISSIONNAIRE DE L'EXTREME-NORD

(SPECIAL A LA "SURVIVANCE")

Vous m'avez demandé de raconter mon voyage Lettie-Harbour-Edmonton à l'intention des lecteurs de la "Survivance", ce n'est qu'un des menus incidents dont la vie de tout missionnaire est tissée . . . mais j'ai eu le tort de vous le promettre. Ensuite, un lit d'hôpital est un champ assez peu favorable au maniement de la plume. Mon cerveau se ressent encore des effluves du chloroforme et j'en crains les effets sur ces lignes et sur vos lecteurs . . . vous l'avez voulu, je m'exécute.

Lettie-Harbour se trouve en plein océan glacial à 30 milles environ au S.E. du cap Parry. L'été dernier le R. P. Fallaize, le bon frère Beckchoeffer et moi, y abordions en l'Assomption de N.D. L'accueil des éléments fut plutôt glacial; il fallait s'y attendre. Une formidable tempête de neige nous empêcha de débarquer pendant trois jours. Mais nous fûmes largement dédommagés par l'accueil des âmes, celles-ci à notre grande surprise vinrent droit à nous. Et cette mission fondée malgré nous—nous avions été forcés d'atterrir là en raison du mauvais état de notre bateau—était manifestement voulue par la Providence. Elle devait s'appeler mission de N.D. de Lourdes.

En toute mission du Grand Nord, du Mackenzie comme de l'"Arctic", des indiens comme des esquimaux, le bien se fera surtout par les visites des camps. L'indigène venant au centre de traite est préoccupé par ses achats; chez lui il est à l'aise, il se livre. Ceci est encore plus vrai de Lettie-Harbour, mission entièrement neuve et, est-il besoin de le dire, uniquement esquimaude. Le missionnaire multipliera ses visites sous un prétexte ou l'autre, et le bien se fera discrètement mais sûrement. C'est à une de ces visites que se rattache l'incident que je vais raconter.

Je devais suivre mes gens au fond de la baie Darnley et avec eux traverser les montages Melville, quelque 30 milles seulement. C'était au printemps, en mai, le soleil à minuit se couchait à peine à l'horizon, le voyage s'annonçait agréable: pour une fois on n'aurait pas à craindre le froid. Aussi le bon Père Fallaize me laissa partir sans inquiétude. "Ce seront vos vacances, me dit-il" . . . Et mes chiens m'emmenèrent au galop. Il faisait si beau que j'en chantai un "magnificat". Quelques phoques dormaient au soleil, j'essayai ma carabine sur eux, mais sans résultat n'ayant aucune expérience de cette chasse. Troublés dans leurs rêves ils replongeaient précipitamment dans leurs trous. Le soir j'atteignis sans fatigue les camps esquimaux, mes coursiers seuls avaient la langue un peu pendante.

Tout le monde n'était pas encore au rendez-vous pour l'expédition projetée. Petit à petit cependant, ils rentrèrent des quatre coins de l'horizon, qui avec une charge de phoques, qui une charge de caribous, un autre avait tué les deux premières oies sauvages. Avant de repartir presque tous ensemble cette fois, un petit festin était de convenance. Une large marmite fut remplie de viande; et les oies évidemment, de prendre place aussi dans le pot au feu. Faute de meilleure sauce, on arrosa le fricot de bonne humeur. Le tout était délicieux, même la graisse d'entrailles . . . Je devrais dire la graisse et les entrailles . . . et . . . leur contenu! La tempête nous forçant à un jour de repos, on passe la journée à consolider les tentes qui voulaient s'envoler . . . et à bavarder. Je n'oubliai pas de parler.

Le lendemain en route! Le vent pressant la glace a fait jaillir de l'eau partout. Qu'importe! Déjà nous sommes aux pieds des montagnes. On monte. Je ressens une douleur assez vive sur le coup du pied droit. J'y prête assez peu d'attention et continue la marche clopin clopant!! Déjà il n'y a plus que quelques milles. Nous campons chacun sur nos traînes. Je dors très peu. Au réveil, arrivée d'une visitrice inattendue et maussade, la pluie. Elle tombe fine et serrée toute la journée faisant fondre la neige et gênant complètement notre chasse aux oies sauvages. J'égrène mon chapelet pendant de longues heures, plié en deux, le fusil entre les jambes. C'est à peine si on tire quelques coups. Le soir je n'y tiens plus, mon pied gonfle toujours et semble bien enflammé. Je passe la nuit sans sommeil, mais me décide coûte que coûte à rejoindre ce jour-là le camp où sont restés les invalides, les femmes et les enfants. Personne ne peut m'accompagner: la chasse est si mauvaise; mais on m'aide à atteler mes chiens et ma traine se leste de quelques volatiles auxquels je n'ai pourtant pas droit. La neige a disparu en bien des endroits, l'eau abonde, la traine s'enfonce, au bord des lacs surtout, et pour comble de malheur, le brouillard s'élève brusquement au moment où j'arrive aux pieds des montagnes. N'ayant pas le choix, je suis le premier ravin venu; l'ascension est lente mais pas trop pénible. Mais il faut redescendre vers l'océan et la pente est bien raide. Malgré les deux chaînes dont j'avais muni mon traîneau en guise de frein, j'eus bien de la peine, à éviter des "dégringolades" qui auraient pu être fatales à mes chiens, mon traîneau, ou ma personne. Enfin j'atteignis l'océan et mes chiens se chargèrent de me ramener au camp qu'ils flairaient dans le brouillard.

A peine ces pauvres gens connurent-ils mon mal, qu'un gamin se faufila dans ma tente, m'apportant quelques gouttes de "liniment", seule médecine qu'ils possédaient. J'étais trempé jusqu'à la ceinture, mais sentais peu mon mal, mon pied étant brûlant. Le lendemain était un dimanche, je célébrai une dernière fois le Saint-Sacrifice auquel tous assistèrent et me disposai à partir. On m'aida à faire ma charge et à l'appesantir; je dus prendre des quartiers de caribous, et du phoque plus que je ne le désirais, mais refuser les aurait peiner. Aidé par eux je traversai la mauvaise glace qui longeait le camp et disparus trônant par-dessus ma charge. Il me restait 40 milles à faire. Cela n'alla pas sans quelques culbutes dans la mauvaise glace, je rencontrai des craques trop larges pour se laisser traverser et m'obligeant à de longs détours; plus au nord la neige n'était pas encore fondue, mais déjà ne portait plus. Tous ces détails n'eussent été qu'un jeu si j'avais eu mes deux "pattes" valides, mais j'étais hélas! équivalemment monopède, mon pied malade devenant de plus en plus douloureux. A quelques pas de la mission, deux de mes chiens brisèrent leurs attelages et se sauvèrent. J'appelai au secours à coups de carabine et bientôt le cher P. Fallaize apparut traînant les deux fugitifs. J'étais sauvé.

Je me mis au lit et ne devait pas le quitter de sitôt. Et mes compagnons de m'entourrer de tous leurs soins. L'herculéen frère avait diminué sa couche pour amollir la mienne et le bon Père Fallaize croyant à une attaque de rhumatisme me prodiguait son urodonal. La fièvre apparut, me laissant sans sommeil pendant de longues nuits. Finalement mon pied prit une mauvaise couleur, ce qui mit fin à toutes nos hésitations; l'intervention du couteau était nécessaire.

Nous mîmes notre science chirurgicale en commun, le bon Père m'immobilisa le pied de sa poigne de normand . . . quelques secondes plus tard sous l'entraille du couteau de poche du cher frère, le pus jaillissait en abondance. J'étais soulagé, la fièvre tomba.

Mes compagnons firent tout pour adoucir ma douleur. Le cher Père Fallaize, malgré sa vue si faible, parvint à me dénicher quelques nids. Les oeufs étaient bien quelquefois un peu couvés, mais lorsqu'on avait tiré les yeux et le bec trop prématurés, le reste était délicieux. Le bon frère me gâtait comme une maman et m'avouait un soir les larmes aux yeux, combien il eut désiré souffrir à ma place.

Malgré tout, mon pied semblait peu pressé de dégonfler et de guérir. Le 17 juillet lorsque la glace s'entrouvrit sur l'océan il portait quatre entailles mais regonflait toujours. Je partis appuyé sur mes béquilles, m'arrachant ému à ma chère mission et à mes compagnons si dévoués pour moi. Je voyageai en "schooner" esquimeau et certes la mer nous fut peu clémente. Un jour nous perdîmes le tuyau de poêle dans la tempête, les enfants roulaient en bas de leurs couches et notre vaisselle qui heureusement n'était pas de le porcelaine de chine, dansait pêle mêle avec les ustensiles de cuisine et notre poêle lui-même que, par oubli, nous n'avions pas cloué au plancher de la cale. Une autre fois nous fûmes lancés à terre par le vent, avant d'avoir pu jeter l'ancre et réparer une légère panne du moteur cause de cet accident. On travailla dur pour se dégager, tout le monde à bord dût payer de sa personne, les hommes se jetèrent à l'eau poussant le schooner de leurs épaules. L'éclopé que vous connaissez mania le levier du cabestan. Après de longues et dures heures, on décolla enfin.

De l'île Bailic à Aklavik je voyageai avec trois trappeurs blancs, les frères Williams, de la rivière Anderson. Leur schooner était bien rapide mais nous perdîmes encore deux jours à cause de la tempête. Normalement j'aurais dû faire le voyage de Lettie Harbour-Aklavik en quatre ou cinq jours, je l'avais fait en quatorze.

Quand j'arrivai à Aklavik, Monseigneur que je devais y rencontrer avait quitté, lassé d'attendre pour Herschell. Le cher Père Trocellier, les bons frères et surtout les chères religieuses inventèrent et essayèrent tout pour me guérir. Le docteur de la place m'entrouvit le pied encore, mais constatant que les os étaient atteints se refusa à achever l'opération la jugeant trop délicate pour les moyens dont il disposait. Pendant ce temps les enfants de l'école se mettaient en prière et avec quelle ferveur! . . . rien n'y fit. Le bon Maître ne me voulait pas de suite dans ce coin de sa vigne. Je reçus l'ordre de me rendre à Edmonton . . . il me restait à prononcer mon "fiat", qui me coûta bien des larmes.

Je pris place à bord du "Distributor", steamer de la Cie de la Baie d'Hudson. Ce voyage aurait dû m'être agréable, je revoyais mes anciens compagnons, mes chers indiens, les nouveaux arrivés, nos splendides missions, mais quelle amertume à la pensée de ne pouvoir rejoindre mon poste. . . Un matin je trouvai un morceau d'os dans mon pansement. Il fut décidé dès lors d'accélérer mon voyage. J'attendis à Simpson, douce communauté où il fait si bon vivre, l'oiseau qui devait m'emporter. Quelques jours après, "Punch" Dickens, le célèbre pilote, m'emmenait à tire d'aile sur son "foker". Après avoir contemplé longtemps et de haut les paysages, rivières, lacs et feux de forêts, je m'endormis . . . et me réveillai fortement enrhumé. Qui aurait cru que des microbes se promenaient à trois mille pieds de hauteur!

Je débarquai à l'Hôpital Général d'Edmonton et confiai mon pied malade aux soins des si dévouées religieuses et gardes-malades. Le samedi, 31 août, je passais à la salle d'opération. M. Quesnel, le docteur au bon coeur, et M. Blais, chirurgien infaillible, m'enlevèrent les morceaux de mes métatarses malades. Je porte à présent au pied une large et profonde entaille, la dernière, et ai la satisfaction de constater "de visu", la blancheur de mes métatarses mis à nu. A semblables soins, il n'est pas d'infection qui résiste . . .

Comme j'ai hâte de réenvoler à tire d'aile vers mes chers enfants! Je leur avait promis de retourner futce avec un seul pied . . . Eh bien! je n'aurai point perdu mon temps dans mon lit d'hôpital, si à la lecture de ces pauvres lignes, quelques-uns de vos indulgents lecteurs m'aidaient par leur fervente prière à tenir bientôt parole. C'est à vous que je l'aurai dû. Merci.

Votre dévoué en Jésus et N.D.
R. P. BINAME, O.M.I.

Le centenaire du pantalon rouge

Paris.—Puisqu'il a été à la gloire, sans le savoir, le pantalon rouge de l'armée française a droit à une mention, au sujet de son centenaire.

C'est en juillet 1829 que le roi Charles X approuva l'adoption du pantalon rouge du vicomte de Caux, ministre de la Guerre. L'intention de favoriser l'industrie nationale de la Garonne n'était pas étrangère à cette rutilante réforme.

Le pantalon rouge allait connaître près d'un siècle de gloire, accompagnant sous toutes les latitudes les trois couleurs qui, après une série de triomphes devaient cependant connaître aussi les désastres de 1870

Il eut sa revanche à la Marne, mais son temps était révolu; il disparut officiellement en 1915, et définitivement le 18 mars 1921.

Le maréchal Joffre est resté jusqu'au bout fidèle à l'ancienne tenue. Le vainqueur de la Marne, ayant fait toute sa carrière dans l'armée du Génie, n'avait adopté le pantalon rouge qu'avec les étoiles de général de brigade. Il n'abandonna que le dernier la culotte rouge qui symbolisait l'armée française.

On vendrait du vin dans les tavernes de Québec

Montréal.—S.P.C. — Il est possible qu'on autorise sous peu, dans les tavernes de la province de Québec, la vente du vin aux clients. Dans le moment, la bière est le seul breuvage alcoolique en vente à ces établissements. Dans des commentaires sur les affiches exhibées lors de la parade de la fête du travail, lesquelles préconisaient la vente du vin, le premier ministre Taschereau a déclaré que le gouvernement provincial étudiait soigneusement la question.

"Naturellement, dit M. Taschereau, le vin ne peut être vendu dans les tavernes en vertu de la loi actuelle, et il faudra une nouvelle législation pour rendre cette vente possible. Après un certain nombre d'années de mise en opération de la Commission des Liqueurs de Québec, nous sommes peut-être mieux en mesure de dire jusqu'à quel point la vente de vin rapporterait des bénéfices. Il est possible que des mesures soient prises en ce sens à la prochaine session de la législature. Nous ne sommes nullement réfractaires au progrès, pourvu que ce soit dans l'intérêt public et que cela n'abolisse pas le régime que nous avons établi. Nous étudions la question."

52 prêtres ou religieux dans une famille

—Shanghai.—Le P. Firmin Sen-King-Piao, un Jésuite chinois qui vient de mourir, comptait dans sa famille 4 prêtres séculiers, 4 Jésuites, 5 séminaristes et 39 religieuses.

Une invite de l'hon. Thomas aux Canadiens

Le ministre anglais nous invite à manifester notre amour de l'Angleterre par des actes.— Des affaires.

Winnipeg.—Expliquant qu'il était venu au Canada principalement pour remplir son devoir de ministre du Chômage en Grande-Bretagne en stimulant la demande pour les marchandises britanniques, le très honorable M. J. H. Thomas, lord du sceau privé, a déclaré devant les membres du club canadien, à un déjeuner donné la semaine dernière, qu'il avait retenu l'attention sympathique de tous les personnages officiels qu'il avait rencontrés.

"Le gouvernement fédéral, dit-il, s'est montré disposé à m'aider, et les systèmes ferroviaires sont prêts à faire plus d'affaires avec la Grande-Bretagne. Lorsque je vous dirai que M. Beatty et Sir Henry Thornton m'ont non seulement exprimé leur sympathie, mais ont aussi fait des calculs sur le papier pour résoudre le problème, vous réaliserez combien je suis heureux d'avoir cette occasion de vous remercier tous pour ce que vous avez fait."

M. Thomas a fortement invité les Canadiens à manifester leur patriotisme et leur amour de la Grande-Bretagne par des actes aussi bien que par des mots.

Montréal aurait 1,224,059 âmes

1,071,057 dans la ville elle-même. — L'évaluation atteint $435,562,138.—La banlieue.

Montréal.—S.P.C.—Le 87e volume de l'Almanach des Adresses Lovell, pour Montréal, est à la veille d'être publié. Comme à l'ordinaire, l'avant-propos donne des renseignements sur la Métropole, et ses auteurs chiffrent la population de Montréal à 1,071,057. Si l'on ajoute la population de Lachine, La Salle, Longueil, Montréal-Est, Montréal-Ouest, Hamstead, Mont-Royal, Outremont, Saint-Lambert, Saint-Laurent, Saint-Pierre, Verdun et Westmount, qui s'élève d'après Lovell à 153,002 âmes, la population totale de la Métropole est de 1,224,059 âmes. L'évaluation de la ville est calculée à $435,562,138. La construction a valu l'an dernier une augmentation de $36,284,181.

Le prestige de la politesse est du tact et de la volonté.
Amiel.

Ce qui se passe en Alberta

Elever des enfants c'est sculpter sa propre statue.
Les Anciens.

Les Anciens du Collège des Jésuites

Nous recommandons à tous les Anciens du Collège notre ancien Modérateur, et notre ami dès les premières années, le R. P. Edouard Lessard, S.J. Il est à Montréal, à refaire une santé longtemps fléchissante, et pourtant toujours consacrée au dévouement. Nous espérons le revoir encore parmi nous.

Nos finissants des années passées prennent peu à peu leur place dans le monde. Quelques-uns, cette année, ont reçu la direction d'écoles importantes; l'un même des nôtres devient inspecteur du florissant district de Saint-Paul. D'autres les suivent à l'Ecole Normale. Nos universitaires se forment tranquillement en un groupe imposant, et notre premier médecin fait un an d'internat dans les hôpitaux de l'Est américain. Tous ceux enfin qui se sont déjà mis à l'oeuvre continuent leur travail "pro-Deo et patria". De temps à autre encore, un Ancien s'offre aux devoirs conjugaux. Notre ami Laurier Picard a préféré ne pas retourner seul à Barrhead: au mois d'août s'éteignait sa liberté.

Trois Anciens nous reviennent aussi de l'Est, les RR. PP. Prosper Bernard, Robert Picard et d'Auteuil Richard, S.J.,; le R. P. Réal Lalonde les avait précédés d'une année. Tous les amis sont assurés d'une chaleureuse réception au Collège. Qu'on se donne le mot, qu'on aille revivre ensemble les jours passés.

L'Exécutif a fixé au 14 octobre prochain une importante assemblée générale qui doit avoir lieu au Collège. Tous les Anciens sont cordialement invités. Il y aura du nouveau.

—R. P.

Coin des BONNES AMIES

Mardi dernier eut lieu notre première assemblée régulière. On discuta principalement le projet de donner une partie de cartes à la fin d'octobre prochain. Les membres de l'exécutif n'y étaient pas particulièrement nombreux.

Mlles A. Joncas et B. Mercier sont encore au lac Sainte-Anne et jouissent de compagnie des beaux jours que nous prodigue l'automne albertain, tandis que Mlle E. Turgeon est juste de retour d'un long voyage à la Rivière de la Paix, enchantée de ses randonnées dans le nord.

Nul doute que les autres Bonnes Amies avaient d'aussi excellentes raisons pour être absentes, mais nous serons plus nombreuses à la prochaine réunion, n'est-ce pas? . . . pour décider quel moyen serait le plus efficace d'aider les Rév. Soeurs de l'Assomption, dont le moindre secours matériel serait en ce moment très opportun.

La Secrétaire.

Les Jeunes Canadiens

Au moment où la "Survivance" va sous presse, Dame Rumeur m'annonce que Cupidon vient de faire deux nouvelles victimes . . . .

Jiji.

Nouvelles d'Edmonton

Le docteur J.-L. Petitclerc et Mme Petitclerc sont revenus d'un voyage d'un mois dans le sud de la Californie. Ils ont même visité une partie du Mexique.

Les esprits sont un peu calmés au Mexique sur la question religieuse. Le président-général de l'A.C.F.A. est enchanté de la randonnée qu'il a accomplie et il est revenu frais et dispos pour la première réunion de l'Exécutif.

Remerciements

Mme Aimée Sheehan de Morinville désire transmettre ses sincères remerciements aux personnes qui lui ont témoigné leurs sympathies à l'occasion de la mort de son époux, C. P. Sheehan. Elle remercie toutes les personnes qui lui ont prêté main-forte, pour semer, couper et mettre sa récolte en sûreté. Sincère reconnaissance et mercis.

Bonnyville

En visite à Bonnyville, R. P. Hamelin, colonisateur, accompagné de l'abbé Boucher, H. Montambault et J. W. Beaudry, de Saint-Paul. M. l'abbé Lapointe, notre curé, s'absente pour quelques semaines, pour revoir sa famille à l'occasion des noces d'or de ses vieux parents qui sont encore alertes. Nous lui souhaitons bon voyage. A cette occasion ses paroissiens lui ont fait une jolie et agréable surprise, qui aidera sans doute à soutenir le dévouement et le courage que déploie notre pasteur dans sa tâche parfois si difficile.

A l'occasion de la rentrée des classes, plusieurs s'efforcent particulièrement de placer des enfants aux collèges et couvents d'Edmonton et d'ailleurs. L'initiative est très louable, car il n'est plus précieux don à faire à un enfant que de lui donner une bonne éducation. Toutes nos écoles françaises de la région sont pourvues d'institutrices et instituteurs bilingues. Les classes de Bonnyville sont sous la même direction que l'an dernier. Mlle Martin enseigne encore à l'école rurale de Bonnyville et H. Pitre enseigne à Durlingville. L'école d'Ardmore est sous la direction d'un nouveau normalite, M. Lucien Landry. Le nombre des élèves augmente sans cesse, surtout au village. Il faudra bientôt recourir à une classe nouvelle, pour pouvoir accommoder tous les élèves et donner justice à tout ce petit peuple.

La famille de M. Adélard Roberge de Saint-Paul nous est arrivée dernièrement. M. Roberge est agent à l'élévateur du cartel du blé à Bonnyville. La Cie Grain Growers ayant vendu son élévateur au cartel.

La construction de la gare du C.N.R. progresse rapidement. Cette compagnie poursuit ses travaux activement. Les travaux ont atteint et même dépassé Saint-Joseph. Ils sont à poser les rails pour un mille et demi afin de construire une cour destinée au stocks nécessaire à la construction.

Les battages sont commencés à Bonnyville. Les cultivateurs se montrent bien satisfaits. Les résultats dépassent les espérances. On dit que MM. Trudel et Trudeau de Saint-Joseph ont battu au delà de 40 minots de l'acre, de très beau blé. Il y a abondance de machines, de sorte que les champs seront bientôt libres. Il y a lieu d'espérer que l'arrivée de la nouvelle récolte sur le marché va ranimer un peu les affaires qui ont plutôt langui depuis quelques mois.

La famille Couturier a eu le plaisir d'avoir parmi eux, une de leur fille religieuse, Rév. Soeur Marie Blanche, de la communauté des RR. SS. de Charité d'Evron.

—Corr.

Donnelly

Le 3 septembre eut lieu en notre paroisse le mariage de Mlle Juliette Brisson à M. H. Abby Chevigny. Mlle Juliette Brisson était la fille de M. Edouard Brisson de Donnelly. Le souper eut lieu chez M. Edouard Brisson à Donnelly mais la veillée eut lieu dans la salle de Falher. Remarqué à cette occasion outre les mariés: M. Edouard Chevigny, père du marié, leur fils Conrad, Mme Laroc-que, grand'mère, M. et Mme Thédule Brisson et Amédée Brisson de Legal, M. et Mme Gaspard Dandurand, Jos. Paulin, J. B. Béland, Ovila Giroux, Gaspard Labrie, Jos. Parizeau, Conrad Côté, A. Roy et sa fillette, M. Maisonneuve, Edouard Cimon, Télesphore Leblanc, Emile Leblanc, Mme T. Albert, Mme J. Lagacé, Mlles Carmen et Laurette Albert, Mlle Liliane Côté, M. Albert Brisson, frère de la mariée, M. H. Poirier, Philippe Parizeau, Rodrigue Parizeau, Edmond Falie et autres.

Saint-Edmond

Les paroissiens de Saint-Edmond ont donné le 8 septembre leur première partie de cartes de la saison qui fut un vrai succès financièrement et autrement. Ceux qui sont venus ne l'ont certainement pas regretté, car les prix étaient vraiment beaux et la salle était au comble. Durant la partie de cartes un orchestre composé de Mlle Marguerite Girouard au piano, Charles Chaussé au violon et M. John Girouard, saxophone, a rendu de jolis morceaux qui ont été très appréciés. Le programme a été rendu comme suit: 1. Chant par M. Paul Caron, accompagné par Mlle Marg. Girouard. 2. Un polka russe par Mlle Sovia Herchuck accompagné par Mlle Mary Dostaler. 3. Chant par M. William Lynch accompagné par Mlle Dostaler. 4. Danse par le jeune Laurent Guénette accompagné au piano par Mlle Marg. Girouard. 5. Monologue par M. Léo Corriveau.

D'après les applaudissements de l'auditoire, chaque artiste a très bien rendu son numéro. Un prix spécial était alloué pour l'artiste le plus apprécié qui fut donné au jeune Guénette. Ce prix était une grosse boîte de chocolat, donnée par M. Dubord.

Après le programme les demoiselles de la paroisse servirent un succulent goûter qui se composait de gâteaux et de crème glacée. La crème glacée a été gracieusement donnée par M. P. J. Barbeau. Le prix d'entrée fut donné par M. Albert Beaudry et gagné par Mme Elmer Brown. Les deux prix spéciaux pour cartes courantes furent gagnés par Mme Drolet et M. Boutin. Ces prix étaient donnés par le R. P. Koolen, curé de la paroisse et M. Blais respectivement. Le premier prix des dames donné par Mme A. Morin a été gagné par Mme Alex. Bernier. Le deuxième, donné par Mme I. Trottier, a été gagné par Mme St-Jean. Le prix de consolation, donné par M. Léo Corriveau, a été gagné par Mme Louis Pelletier. Le premier prix des hommes, donné par M. A. Garon, fut gagné par M. C. Girouard. Le deuxième, donné par M. Léo Belhumeur fut gagné par M. Hector Pelletier. Le prix de consolation, donné par M. Léo Corriveau, fut gagné par le R. P. Koolen.

Les gâteaux furent fournis par les dames de Sainte-Anne que nous remercions de tout coeur ainsi que les acteurs qui ont pris part au programme, aussi bien que ceux qui ont voulu nous encourager au début de notre saison de parties de cartes. Nous sommes certains que les rapports qu'ils feront à leurs amis de notre soirée, encourageront les étrangers à venir nombreux s'amuser avec nous à notre prochaine soirée.

Girouxville

Battages

On a commencé à battre le blé le 5 courant, le rendement est très satisfaisant et la quôte très bonne à no. 2. On nous laisse entendre que dans la région du nord, il n'y a pas de classement no. 1, cependant que M. Herman Trelle obtient chaque année le premier prix dans le monde entier pour du blé récolté à quelques 50 milles d'ici!

Serait-ce une légende qui finirait par s'accréditer? Verra bien qui vivra!

Presbytère

On a mis la dernière main à la résidence de notre pasteur; l'extérieur est fini et a bonne apparence, il est simple, propret et surtout pratique, tel est le presbytère de Girouxville. La structure est de bois et la couverture en tôle galvanisée. A l'intérieur, on y a aménagé un bureau et une salle atteriante, le reste sera fini plus tard au fur et à mesure que les moyens le permettront et que les besoins s'en feront sentir.

Pour l'information du public en général, il faut ajouter que le téléphone y est installé depuis une semaine avec central à Falher. Le numéro d'appel est 2 courts—1 long.

Visiteurs

Le R. P. Falher, V.G.; M.M.P., Charron et Dr Desrosiers, de St-Paul, Alta. Ces derniers visitaient Girouxville pour la première fois et ont été émerveillés de l'avancement de la place, l'ouverture si rapide du pays par la culture et surtout ont déclaré n'avoir rien vu de comparable à notre récolte depuis leur départ. Ces Messieurs ont rencontré nombre de vieilles connaissances et les ont félicitées de leur heureux choix.

Les RR. Soeurs de la Providence, de l'hôpital de McLennan.

MM. F. Gorman, délégué du Département d'Education et H. Wilson, Inspecteur d'écoles pour le district. Ces messieurs ont assisté à une assemblée publique tenue au village de Girouxville dans le but de décider enfin du sort ou de plusieurs écoles dans la paroisse. Nous n'en dirons pas plus pour le moment.

Seulement vendredi, le secrétaire recevait réponse du Département de l'Education que les bornes du district de Girouxville seraient altérées un peu; on laisserait un mille au sud au district Pelletier et on en enlèverait un mille au nord au district Gougeon, ce qui centraliserait l'école au village. Voilà pour le district de Girouxville!

Corr.

Saint-Paul

Septembre! Les classes s'ouvrent, les ruches scolaires se remettent à bourdonner.

Mardi dernier, près de 325 enfants du village se dirigeaient vers les écoles.

Le personnel enseignant est composé de 5 religieuses de l'Assomption et de six laïques.

Rév. Soeur Marie du Crucifix, principale, enseigne les Xe et XIe grades.

Rév. Soeur Ste-Yvette, le IXe, Rév. Sr Ste-Jeanne du Portugal, le VIIIe, Rév. Sr. Marguerite d'Ecosse, le VIIe, Mlle Alice Lavoie, le VIe, M. Victor Joly, le Ve, Mlle M. Miquelon, IVe, Rév. Soeur Ste-Suzanne, le IIIe, Mlle Hébert, le IIe, Mme Victor Joly, les commençants, Mme J. J. Théroux, 1er, 2e et 3e anglais.

Tous souhaitent la bienvenue aux élèves. Le correspondant leur souhaite une année d'études telle que le bon Dieu, les maîtres et les parents la rêvent pour eux.

Etaient en promenade chez leurs parents, M. et Mme Phydime Joly, trois de leurs filles religieuses, Rév. Sr. St-Adéodat, des Soeurs de la Ste-Famille, supérieure au juniorat de la Sainte-Famille, St-Boniface.

Rév. Sr Victor de Milan, de Delmas, Sask., et Rév. Sr Aimée de l'Immaculée-Conception, de Biggar, Sask. Ces deux dernières font partie de la vaillante communauté des Soeurs de l'Assomption.

M. Alfred Rocque, père de Mme Jos. Tremblay, âgé de quatre-vingt-quatre ans, était aussi en promenade chez sa fille.

Baptêmes: Marie, Alberta, Corinne, fille de M. et Mme Geo. Sansregret. Parrain et marraine, M. Jos. Hamelin, grand'père et Eulalie Hamelin, tante de l'enfant.

Joseph, Aimé, Roland, enfant de M. et Mme Clément Delisle. Parrain et marraine, M. et Mme Léonce Dorais, oncle et tante de l'enfant.

Joseph, Thomas, Laurent, enfant de M. et Mme J. Dubois. Parrain et marraine, M. et Mme Thomas Louis Girard.

Marie Rose, enfant de M. et Mme Sam Bérard. Parrain, Richard Daignault, et marraine, Madeleine Collins.

—Corr.

A LOUER

UNE CHAMBRE à louer pour fille d'école. S'adresser à Mme Jos. Lambert, 10026 112e rue, Edmonton.

LE JOURNALISME MODERNE

UNE CONFERENCE PAR M. OMER HEROUX

En marge d'une intéressante conférence sur le journalisme faite à la Semaine Sociale de Chicoutimi par M. Omer Héroux, du "Devoir".

La semaine dernière, le manque d'espace nous a empêchés de publier quelques extraits au moins, du compte-rendu de la "Semaine Sociale" de Chicoutimi.

Nous croyons intéresser nos lecteurs cette semaine, en leur offrant quelques tranches de la conférence magnifique, faite par M. Omer Héroux, rédacteur en chef du "Devoir" de Montréal.

L'auteur n'est pas novice en journalisme; il le pratique avec le talent qu'on lui connait, depuis trente ans et plus. Il nous est malheureusement impossible de publier en entier cette semaine le texte de cette conférence. Nous y reviendrons la semaine prochaine:

Regardez autour de vous . . .

Regardez autour de vous. Rappelez vos souvenirs de voyage ou de lecture. Vous constaterez que le journal qui réussit le mieux — j'entends du point de vue financier — est celui qui est le moins chargé d'idées et de faits généraux, qui donne la plus large place à ce qu'on appelle le fait-divers, la nouvelle qui reste en réalité petite, quelque importance qu'on veuille lui donner, quelque tapage qu'on fasse alentour.

De ce succès, l'explication est fort simple.

Le journal, au fond, est une conversation, et le lecteur y cherche, avec l'aliment de sa propre curiosité, l'occasion de s'entretenir, pour ainsi dire, des choses qui l'intéressent.

Or, sur quoi porte la conversation de la plupart des gens, qu'est-ce qui les intéresse, sinon le fait-divers?

Le journal, jadis, fut chez nous la conversation du prêtre, du médecin, du notaire, des hommes d'affaires, des chefs de la paroisse. Son tirage était limité. Le jour où un industriel s'avisa qu'il y a d'autres conversations que celles-là, qu'il y a celles des voisines qui causent d'un perron à l'autre, des bonnes gens qui jasent au magasin et à la gare, et que ces conversations roulent sur la matière du fait-divers, sur le dernier accident et le dernier crime, et entreprit de faire un journal pour cette vaste clientèle, il fut assuré d'un gros tirage.

Le gros tirage

Le gros tirage, c'est, par ailleurs, l'abondante annonce, les grosses ressources financières, la possibilité de perfectionnements techniques qui sont à leur tour, source de hausses dans le tirage. Ici, s'applique en plus le vieil axiome: **Le débit fait le profit.**

Qu'un journal tire à 10,000, 50,000 ou 100,000 exemplaires, les frais de composition et de rédaction peuvent ne guère différer. Et il en coûte proportionnellement beaucoup moins cher de faire un journal à gros qu'à petit tirage.

Ajoutez — l'expérience le démontre chez nous comme ailleurs — que le fait-divers qui a le plus de chances de faire monter le tirage, c'est le drame passionnel ou le meurtre. Une affaire tristement fameuse a fait monter de 25,000 en un mois le tirage d'un journal montréalais. On peut être sûr que les plus magnifiques articles, et les plus utiles, n'atteindront jamais à pareil résultat.

D'où infériorité nouvelle du journal qui entend se respecter.

L'inconvénient d'être sérieux

Par contre, plus le ton du journal sera élevé, plus grave, plus sérieux, le thème de ses articles, moindre sera son tirage.

Et pour la même raison: de combien de personnes les thèmes de ce genre font-ils l'habituel sujet de conversation? Combien ont le souci des questions d'intérêt général, des discussions de principes?

Or, du point de vue annonces, du point de vue par conséquent de l'une des principales ressources sur lesquelles peut compter le journal, le moindre tirage, déjà lamentable pour la caisse du journal, est une catastrophe. Cela est d'autant plus grave que les annonceurs tendent naturellement à n'utiliser que le moins de journaux possible; cela est aggravé encore, dans nos pays mixtes, par le fait qu'il leur faut supporter les frais d'une double publicité.

Ajoutez que plus le journal répondra à l'idéal qui est sûrement celui des semainiers, plus aussi,—outre les obstacles que nous venons d'indiquer,—il sera gêné dans la recherche ou l'acceptation de l'annonce.

La constatation est aussi facile qu'intéressante: ouvrez tel grand journal anglais, de direction protestante, vous y trouverez toute une série d'annonces qu'aucun journal français dirigé par des catholiques, ne voudra publier; ouvrez tel journal français, du type jaune, vous y trouverez toute une autre série d'annonces que ne publie point, que ne peut pas publier le journal qui vous plairait, — et qu'il ne pourrait publier sans vous déplaire.

Or, ces annonces sont à la fois les plus payantes et les plus faciles à obtenir.

M. Héroux, vient de toucher là une des causes de l'infériorité économique de nos journaux français, partout en Canada, mais plus particulièrement dans l'Ouest canadien. Je me rappelle, qu'il y a quelques semaines, avoir vu une lettre transmise par une agence de publicité. Un questionnaire s'informait si le journal était catholique, etc. etc.

La seule réponse de la vérité, nous ferme tout de suite une variété d'annonces, que le journal anglais protestant obtient sans difficultés.

Ce qu'il en coûte pour être libre

Voici des faits qui ne sont pas déjà très réconfortants. Il y faut ajouter cet autre que le caractère moral du journal qui veut être absolument libre est aussi, dans une large mesure, un obstacle à son succès matériel.

Il lui interdit en effet d'être la chose d'un parti et par là de bénéficier de l'appui de l'organisation du parti et des bénéfices que le parti peut directement ou indirectement lui apporter.

Il lui interdit d'être la chose d'un financier ou d'un clan de financiers quelconques, et donc de profiter des faveurs multiples dont ceux-ci peuvent disposer.

Il le contraint à froisser beaucoup de gens, à ne servir aucun intérêt privé, à ne compter sur aucun argent douteux.

Un tel journal ne peut compter que sur ceux qui ont un sentiment très vif de l'intérêt général, qui le mettent au-dessus même de leurs susceptibilités personnelles.

Or, l'intérêt privé est une chose qui se sent facilement; l'intérêt général frappe beaucoup moins, encore qu'il finisse toujours par retentir sur la vie des particuliers.

Vous le voyez: par les conditions mêmes de sa vie, un journal qui veut traiter de questions sérieuses, servir d'abord les intérêts religieux et nationaux, rester libre des partis et des groupes financiers, libres même des passions de ses lecteurs, est condamné, quelle que soit la bonne volonté de ceux qui le font, à une évidente infériorité financière. Il a toutes les charges des autres, il est privé, par son caractère même, d'une forte partie de leurs ressources.

De cette première série de faits en déroulent au moins deux autres; l'infériorité, comparée à ce qu'elle pourrait, être en notre presse,—infériorité qui ne nuit pas simplement à son intérêt immédiat, mais paralyse son progrès; une crise de personnel singulièrement inquiétante pour l'avenir.

Etes-vous satisfaits de vos journaux?

Essayons de voir les choses telles qu'elles sont: êtes-vous satisfaits de la presse que nous avons. Je ne parle point—entendez-le bien—de la presse dont vous seriez probablement enclins à faire le procès; je parle de celle à laquelle vous avez la bienveillance d'adresser parfois des compliments. En êtes-vous satisfaits

Je crois, en tout cas, que la plupart de ceux qui s'y intéressent et la font ne le sont pas.

Nous sommes partie de la grande communauté catholique, notre pays joue dans le monde un rôle qui va croissant, il peut être atteint par les plus lointaines querelles.—Quel est le journal,—nous parlons de ceux que ces questions intéressent, qui songent à autre chose qu'à leur caisse—qui donne au mouvement catholique, à la politique internationale, la place qu'il voudrait?

Nous sommes voisins d'un peuple de plus de cent millions d'habitants, dont la vie pèse sur celle du monde entier et affecte profondément, dans tous les ordres: moral, intellectuel, matériel, notre vie propre.—Quel est le journal chez nous qui parle avec quelque détail, et avec compétence, des choses américaines?

Et dans notre province même, que savons-nous vraiment de ses transformations rapides? Combien de questions qui devraient être débattues à fond, combien d'enquêtes qui devraient être faites et ne le sont pas?

N.D.L.R.—Tout le monde réclame le journal indépendant, catholique, renseigné, bourré de nouvelles, illustré, avec des rubriques comme en possèdent des journaux quotidiens. Remarquons cependant que les plus ardents à réclamer toutes ces choses, ne songent pas ordinairement à lire, à s'abonner au journal français de leur milieu.

Quand on a des nouvelles on les transmet au journal anglais, quand on désire des annonces de parties de cartes, etc., pour les siens, on les exige du journal français, et parfois même on n'est pas abonné au journal qui a pour mission de nous protéger, de nous défendre. Cependant on dira volontiers que le petit journal français n'a pas de nouvelles et on ne songe jamais à lui en donner, à traiter le service des nouvelles de l'hebdomadaire comme on traite celui du journal anglais.

Une soirée, un banquet a lieu, on donne un coup de téléphone au journal anglais et on lui offre l'entrée gratuite, mais si le journaliste français tient à informer ses lecteurs de cette nouvelle, il doit payer son entrée.

Est-ce là une situation équitable? Quand le journaliste français n'a pas le temps de se rendre à une manifestation quelconque, s'il avait un billet de faveur sous la main il déléguerait quelqu'un susceptible de faire un résumé de ce qui s'est passé.

Mais sans mauvaise volonté, sans parti-pris, on ne pense pas.

Legal

Nous avons à enregistrer une nouvelle victoire en faveur de notre du de balle-au-camp. Dimanche dernier, une très intéressante partie fut jouée entre l'équipe de Legal et les Gregory Tires d'Edmonton. Ceux-ci avaient été pour la circonstance soigneusement triés et étaient tout-à-fait sûrs d'eux-mêmes. La ville devait avoir aisément raison de la campagne. Mais ils durent convenir qu'ils avaient à faire à un fort parti, et nos joueurs l'emportèrent avec dix points contre huit. Félicitations.

Franoçis Coulombe, fils de M. et Mme Delphis Coulombe de Saint-Emile, et sa famille, sont arrivés de Détroit, où ils habitaient depuis quelques années. Ils viennent résider parmi nous et nous leur souhaitons la plus cordiale bienvenue.

La Rév. Soeur Marie Ludger, de la congrégation des Filles de Jésus, et récemment revenue de la maison mère de Kermaria en France, est venue passer la journée de dimanche dernier avec ses parents, M. et Mme Ludger Montpetit de Diligence. Il y eut à cette occasion une charmante réunion de famille, à laquelle M. le curé fut invité. La Soeur Marie Ludger a été nommée maîtresse de classe au couvent de Morinville.

Le docteur et Mme L. A. Genest sont partis pour Montréal. La santé de Mme Genest, malade depuis deux ans, laisse beaucoup à désirer, elle caresse l'espoir que le climat du pays natal la rétablira plus vite et plus sûrement.

Partie également pour Montréal, Mme Joseph Laframboise, qui n'est pas retournée dans l'Est, depuis 22 ans. Voilà un voyage bien mérité.

Rodolphe Garneau, agent d'automobiles et particulièrement de la marque Chevrolet, fait des merveilles. Il a vendu la semaine dernière quatre voitures: un camion à Sam Cyr, un Sedan au même, et un Sedan à chacun des frères Baert, Jérome et Arsène. C'est encore "Duffy" qui a réussi à décider M. le curé à échanger son Ford contre un coupé Oakland. Bravo, Duffy.

Tard dans la nuit de samedi à dimanche, Adélard Garneau s'en retournait chez lui en automobile lorsqu'il eut une panne. Forcé de s'arrêter pour réparer un caoutchouc, il remisa sa machine, mais, sur le mauvais côté du chemin. Les frères Demers, s'en venant en sens opposé ne l'aperçurent que trop tard et une collision s'en suivit. Résultat, les deux voitures endommagées et Edouard Demers sérieuseemnt blessé à la tête. Ce fut le seul qui nécessita les soins du Dr Riopel. Les autres furent chanceux.

Dimanche après-midi, une autre collision eut lieu sur le grand chemin, au tournant de Jos. Emard. A. Charlier revenait de la partie de balle avec MM. Martineau comme passagers. Calculant mal sa distance, il crut avoir le temps de quitter la grand'route pour se diriger vers l'ouest, lorsqu'il fut violemment frappé par un Essex Sedan, qui s'en venait du nord. L'Essex et le Ford roulèrent dans le fossé, tous deux hors de service. Là encore il n'y eut heureusement qu'un seul blessé, l'un des M. Martineau qui eut l'épaule gauche démise, et c'est le Dr Riopel qui fut de nouveau appelé.

—Corr.

Morinville

Un autre deuil vient d'affliger notre paroisse. Mme François Henri, née Agnès Caisse, est décédée samedi soir dernier à l'hôpital Royal Alexandra d'Edmonton après quelques jours de maladie, âgée de 46 ans. Elle laisse pour pleurer sa perte son époux et cinq enfants: Mme Henri Leclerc, Rosa, Françoise et Gaspard. Ça été le grand sacrifice de sa mort et c'eût été pour elle une peine inconsolable sans cette confiance qu'elle avait en Dieu, le protecteur des petits.

Le service funèbre a été chanté mardi à neuf heures et demie par Mgr Pilon, au milieu d'un grand concours de parents et d'amis. Nous présentons à la famille en deuil nos plus vives sympathies.

Mercredi de la semaine dernière, M. Alfred Meunier, chef de gare à Morinville, avait la douleur d'apprendre la nouvelle de la mort de sa bonne vieille mère, survenue à Bedford, Misisiquoi, province de Québec. Elle était âgée de 75 ans. Nos plus sincères condoléances à notre sympathique chef de gare.

Le 2 septembre dernier a été inhumée dans le cimetière paroissial, Marguerite, Juliette, âgée de 2 mois, fille bien-aimée de M. Raymond Robert et de Diana Croisetière.

M. et Mme Henri Bernard de Vimy actuellement chez leur fille Mme Angélina Caouette font part à leurs parents et amis de la naissance d'un fils Joseph, Alphonse. Le parrain a été Alphonse Caouette et la marraine Angélina Caouette, beau-frère et soeur de l'enfant.

Il nous fait plaisir de souhaiter la bienvenue à M. A. Boyer, électricien, représentant la Calgary Power de St-Albert jusqu'à Westlock. Il occupe dans notre village un des logements de la maison G. M. Deschênes.

En visite au presbytère dimanche dernier: le R. P. C. Lefebvre, O.M.I., du Vicariat Apostolique du Mackenzie, le R. P. Hétu, O.M.I., de la "Survivance", le R. Frère Tardif, O.M.I., professeur au Juniorat Saint-Jean d'Edmonton, M. l'abbé Marchand, curé de Le Pas, Manitoba, petit cousin du docteur Amyot d'Edmonton, et M. Joseph Chatain, gérant de la Church Supply Co.

Nos braves cultivateurs sont à battre leur grain. Comme Mgr Pilon leur disait dimanche dernier au prône; ils doivent remercier Dieu et lui témoigner leur reconnaissance de leur avoir donné une bonne demi-récolte contrairement à ceux du sud des provinces de l'Ouest dont la récolte est absolument manquée.

Un grain de bon sens.—A la campagne l'air est plus pur, le ciel plus ouvert et Dieu plus familier.

Assemblée du conseil municipal

Assemblée régulière du conseil, tenue le 3 septembre 1929, dans la salle de l'hôtel de ville, à 8 h. p.m.

Présents: Son Honneur le maire O. St-Germain, Albert Roy, E. Théberge, J. H. Perras, F. Lafond.

Proposé, secondé et adopté: que les comptes suivants soient acceptés et payés: H. E. Tellier, $14.; Alph. Trottier, $5.; The Workmen's Comp. Board, $1.11; E. Houle, $10.60; P. Lessard, $37.88; H. Gibault, $26.70; A. Desmarais, $74.60; C. Dubé, $87.85; The Beaver Lumber Co. $126.50; J. C. Heppler, $25; Cormack & Basarab, $36.97; J. Tailleur, $17.10; G. Henry, $12.77; E. Rousseau, $16.20; G. Rousseau, $30.60; Mun. District of Ray, $5.; O. Boisvert, $33.30; A. Granger, $36.00; E. Béland, $25.55; J. Gauthier, $13.50; E. Henry, $13.47; A. Tellier, $3.; M. L. Bernier, $35.

Sept. 3.—Remington Typewriter, $15.54; Thibault School District, $400.; J. J. Sturgism, $239.05 Huff Gravel Co. $255.78; C.N.R., $352.80 Calgary Power Co, $80.; A. Brochu, $23.50; The Morinville Hardware, $56.10; C. Dubé, $43.04; A. Desmarais, $37.40; N. Meunier, $8.05; H. E. Tellier, $7.; J. H. Perras, $2.30; M. L. Bernier, $35.

Que les lots 4 et 5, block 2, plan VIIIa soient vendus à Hubert Anctil; le lot 6, plan 2, plan VIIIa, à E. Béland.

Que l'audition des livres, par J. C. Heppler, pour les mois d'avril, mai, juin, soit acceptée.

Que le contrat entre le gouvernement et la ville de Morinville, pour la construction des chemins, soit accepté tel que lu; c'est-à-dire que le gouvernement de l'Alberta doit payer la moitié des dépenses, réparties comme suit: gravois, la verge, 87c; le fret, $1.20; les travaux du contracteur, 55c; cela pour 400 verges; enfin le travail des ouvriers et des chevaux.

Que Son Honneur le Maire et le secrétaire-trésorier de la ville soient autorisés à signer le dit contrat.

Que les demandes suivantes, pour obtenir une pension selon "The Old Age Pension Act", ne soient pas prises en considération: Martin Tetzlaff, B. Dixon, M. L. Shand, comme ne demeurant pas dans les limites de la ville de Morinville.

Que le secrétaire-trésorier de la ville soit autorité à emprunter $3000., de la Banque Royale du Canada.

Que la Regal Oil Refining Co. soit autorisée à placer un tuyau dans le rue, à l'est de la "Spur track", pour décharger leur réservoir; pourvu que le propriétaire des lots vis-à-vis ne s'y oppose pas.—Ajournement.

Bénédiction de l'église de Picardville

Dimanche prochain, le 15 septembre aura lieu la bénédiction de la nouvelle église au village de Picardville. L'église du village est sous le vocable de Saint-Benoit, en l'honneur du prénom de M. l'abbé Marchand. Le soir, il y aura concert dans la salle paroissiale et représentation par des acteurs de Morinville, du "Fiancé malgré lui". Nous souhaitons succès à nos amis de Picardville, et nous incitons ceux de nos lecteurs qui le peuvent, de se rendre à Picardville pour cet important événement.

Vimy

Au dire des voyageurs de commerce ou autres qui passent de ce temps-ci par Vimy notre district est vraiment favorisé. Il fait beau, disent-ils, voir vos champs avec leurs gerbes de blé qui n'attendent plus que la batteuse après qu'on a traversé tant d'autres localités où l'aspect de la récolte fait peine à voir. De fait, nos gens ici sont des privilégiés cette année et c'est ce qui les porte à montrer qu'ils apprécient le bon mouvement fait en leur faveur par la coopérative du blé qui a fait construire un élévateur dont M. Fernando Carrière est le sympathique gérant.

En l'espace de quelques jours seulement M. Louis Normandeau, agent de langue française du cartel du blé de l'Alberta a pu faire signer plus de quinze contrats.

Mme Alphonse Bilodeau a dû aller à l'hôpital à Edmonton pour se faire soigner. Nous faisons des voeux pour qu'elle nous revienne promptement guérie.

Nos deux classes du village fonctionnent maintenant en deux locaux séparés. Le nombre des enfants en âge d'école exigeait ce dispositif.

Dimanche, 15 septembre, à 3 h. 30 de l'après-midi, le R. P. Supérieur des Franciscains d'Edmonton érigera dans notre cimetière un Calvaire qui sera comme le souvenir de notre Jubilé.

—Corr.

Séville. — Reproduction exacte de celle qu'utilisa Christophe Colomb pour découvrir le nouveau monde, la caravelle "Sainte-Marie" est actuellement mouillée à Séville.

Elle entreprendra en mars de l'année prochaine un voyage en Amérique, en partant le même jour, à la même heure et du même endroit, avec le même cérémonial que Colomb. A bord de la caravelle sera embarqué un bloc de pierre extrait des chantiers de la ville de Palos, qui servira de base au phare prévu par la République de Saint-Dominque en l'honneur du hardi navigateur.

Et nous?
90 p.c. des fermiers danois sont membres de 1 à 7 sociétés coopératives.

POUR NOS FERMIERS

Les Danois ne travaillent pas comme des isolés, des gens qui se regardent jalousement.

Les prix du marché

Prix à Edmonton

Blé—	
No. 1 Nord	1.31
No. 2 Nord	1.28
No. 3 Nord	1.25
No. 4 Nord	1.17
No. 5 Nord	1.02
No. 6 Nord	.81
Fourrage	.67
Avoine—	
No. 2 C. W.	.56
No. 3 C. W.	.53
Orge—	
No. 3 C. W.	.59
No. 4 C. W.	.54
Seigle—	
No. 2 C. W.	.89
No. 3 C. W.	.84

Prix à Vancouver

Blé—	
No. 1 Nord	1.49⅜
No. 2 Nord	1.46⅜
No. 3 Nord	1.42⅜
No. 4 Nord	1.36⅛
No. 5 Nord	1.22⅛
No. 6 Nord	1.08⅛
Fourrage	.99⅛

Prix à Winnipeg

Blé—	
No. 1 Nord	1.59
No. 2 Nord	1.50
No. 3 Nord	1.47⅜
No. 4 Nord	1.40⅛
No. 5 Nord	1.28⅜
No. 6 Nord	1.07⅜
Fourrage	.88
Avoine—	
No. 2 C. W.	.68¾
No. 3 C. W.	.65¾
Fourrage	.63¾
Orge—	
No. 3 C. W.	.77¼
No. 4 C. W.	.72¼
Fourrage	.58¾
Seigle—	
No. 1 C. W.	1.09¼
No. 3 C. W.	1.04¼

Bétail—	
Taures de choix	7.50 à 8.25
" ordinaires	7.25 et moins
Veau de choix	10.00 à 11.00
" bonne qualité	9.00 à 9.50
" " commune	5.00 à 7.00
Bouvillons (steers) de choix	8.00 à 9.00
Bouvillons qualité ordinaire	7.50 et moins
Boeuf de choix	6.25 à 6.75
" ordinaire	6.00 et moins
Mouton	9.00 à 10.00
" de l'année	7.50 à 8.50
Agneau de boucherie	5.00 à 6.25
Porc de choix	13.25
" ordinaire	12.75

(Ces prix sont préparés le mardi soir)

LAIT	2.70
Crème—	
Spéciale	.36
No. 1	.34
No. 2	.30
Oeufs—	
Extra	.32
Frais	.30
2e qualité	.20
Communs	.18

Ces prix nous sont fournis par la Woodland Dairy Co.

L'opinion des Danois

Le bon produit trouve un débouché

"L'Angleterre, notre principal débouché de lard, a, pendant les deux dernières années écoulées et en dépit d'un chômage extensif, été capable d'absorber une quantité plus grande de lard que le cultivateur danois l'avait cru possible. Il avait l'habitude de croire qu'un approvisionnement hebdomadaire de 60,000 porcs était tout ce que l'Angleterre pouvait absorber du Danemark. Nous avons, parfois, augmenté ce chiffre de 50 p.c. sans causer une panique sur le marché, et cela peut signifier que lorsque le travail reprendra son cours normal ou quasi- normal, nous pouvons compter sur une consommation hebdomadaire britannique de plus de 100,000 porcs pour le lard importé au Danemark. Si cela devenait un fait, nos achats de grain cultivé en terre étrangère augmenteraient en proportion. En conséquence, les producteurs de lard danois seront intéressés à la baisse des prix du grain.

"Pendant la période de baisse du marché de lard qui suivit, jusqu'à un certain point, l'augmentation de notre production, le cultivateur danois apprit l'importance de la qualité de ses produits. La meilleure qualité de lard trouva toujours un débouché facile. Ce fait aida les têtes de l'industrie coopérative du lard à obtenir l'établissement de la cote nationale, comprenant la limite de poids, pour les porcs pour le lard, fortifié par une classification rigide qui donna un producteur intelligent un avantage considérable.

L'agriculteur doit être qualifié

Dans le choix d'une carrière, toute personne devrait d'abord se demander si elle possède les qualités nécessaires pour mener à bonne fin l'oeuvre qu'elle entreprend. Ceux qui réussissent en exerçant en ville une profession quelconque peuvent n'être pas suffisamment qualifiés pour cultiver la terre, attendu que l'agriculture exige des aptitudes générales. Le fermier est à la fois homme d'affaires, mécanicien, naturaliste et artisan.

Les troupeaux danois

Les troupeaux danois de vaches laitières comprenaient l'an dernier un peu plus de 1,500,000 têtes, et on rapporte un rendement de lait annuel moyen d'environ 50 pour cent de la race Rouge Danoise, 25 p.c. de la Race Noire et Blanche Jutland, et le reste de bétail Shorthorn pur et croisé, Jersey et Holstein.

LE FERMIER, HOMME D'AFFAIRES

Nos ancêtres récoltaient pratiquement tout ce dont ils avaient besoin. Ils achetaient au magasin du village ce que la terre ne pouvait leur fournir. Les dépenses annuelles de la familles s'élevaient à quelques piastres seulement. On visait plutôt à la récolte de la nourriture qu'à l'organisation du commerce, des achats et des ventes. Le changement qui s'est opéré en agriculture depuis le temps où David conduisait ses troupeaux jusqu'au siècle dernier n'est rien à côté des révolutions totales que nous enregistrons depuis quelques années. Maintenant que la machine s'est introduite sur la ferme autant qu'à l'usine, le fermier a besoin d'argent. Il ne s'approvisionne plus lui-même. Il vend la plupart de ses produits et achète ce qu'il lui faut. L'argent lui est nécessaire, non seulement pour se procurer les innombrables commodités de la vie, les articles de confort, mais aussi pour acheter la terre, celle qui vaut si cher aujourd'hui et qu'on obtenait gratis sur demande parfois. Ces révolutions font du fermier un homme d'affaires. Il produit, vend et achète. Ces opérations exigent l'application en agriculture des principes qui gouvernent le commerce. Lorsque la famille vivait directement des produits de la ferme, la connaissance de ces principes n'était point utile.

Il n'est pas nécessaire que cette aptitude requise soit aussi considérable que celle du commerçant. Il suffit de savoir organiser une ferme pour en faire une entreprise commerciale prospère. Si quelqu'un fait un mauvais marché en achetant un mauvais cheval, la perte sera encore moins grande que de garder dans l'étable un cheval presque continuellement inoccupé.

Beaucoup de fermiers "végètent" parce qu'ils n'ont pas su diriger leurs fermes. Les mauvaises récoltes n'en sont point du tout la cause. On pouvait s'attendre à cela, car les principes de la culture restent toujours les mêmes, tandis que l'organisation de la ferme change à mesure que les nouvelles inventions apparaissent. Beaucoup de fermiers périclitent aussi, parce que la dimension de leurs fermes ou leurs méthodes de culture ne permettent pas de tenir les hommes, les chevaux et les machines continuellement en activité. Cet état de choses est plus préjudiciable que la pauvreté des récoltes.

Le fermier prospère doit préparer ses travaux d'avance. Il doit non seulement préparer le travail des champs, mais aussi trouver de l'ouvrage pour les jours de mauvais temps. Il doit prévoir tout ce qui peut aller mal et tâcher d'y remédier en autant que possible.

—Le Journal d'Agriculture.

Chronique forestière

Les forêts et le commerce d'exportation

Chiffre net des exportations de produits forestiers pour 1926, $277,708,500.

L'excédent des exportations canadiennes sur les importations—pour toutes les denrées—en 1926, a été de $387,790,059.

Les exportations de produits forestiers constituent **le quart de notre commerce d'exportation.**

Nos exportations de produits forestiers aux Etats-Unis figurent pour plus de la moitié dans le total de ce que nous exportons dans ce pays, c'est-à-dire qu'elles dépassent même nos exportations de produits agricoles.

Les forêts ont donc apporté une contribution nette d'environ 277 millions de dollars à la balance du commerce en notre faveur.

Commerce avec les Etats-Unis, 1926:

Produits agricoles, balance défavorable, $35,853,822.

Produits forestiers, balance favorable, $252,259,202.

* * *

Le Canada et les approvisionnements mondiaux en bois

Le Canada constitue la principale source d'approvisionnement en bois tendre de l'empire britannique.

Le capital forestier du globe s'appauvrit de 18 milliards de pieds cubes par année et si la consommation continue de s'accroître dans la même proportion, elle sera dans 50 ans deux fois plus fort qu'aujourd'hui.

En Europe, la consommation annuelle de bois excède de 3 milliards de pieds cubes l'apport de l'accroissement naturel. Aux Etats-Unis, on estime que la coupe annuelle est quatre fois plus considérable que cet apport.

Les forêts de la Russie et de la Sibérie sont en grande partie impropres à une exploitation profitable.

Le Canada doit donc se tenir prêt à faire face à une demande sans cesse croissante. Nos ressources en bois tendre se sont tellement appauvries qu'elles ne représentent plus aujourd'hui que les deux cinquièmes de celles des Etats-Unis, en dépit du fait que nos forêts ont une étendue beaucoup plus grande que celles de nos voisins.

Le Canada ne doit pas se préoccuper uniquement d'assurer son propre approvisionnement en bois. Dans les conditions actuelles, les ressources forestières des Etats-Unis s'épuisent rapidement, de sorte que nos exportations—déjà très importantes—de produits forestiers dans ce pays devront inévitablement s'accroître. Ce n'est qu'en supprimant les causes de destruction de nos forêts et en augmentant la production de ces dernières que nous pourrons faire face à cet accroissement de la demande.

Si, au point de vue des approvisionnements mondiaux en bois, le Canada doit jouer le rôle qui lui a été destiné par la nature, il est essentiel que nous apportions plus de prévoyance dans la gestion de nos ressources forestières. Il faut que nous capitalisions nos forêts, que nous protégions avec soin ce capital et que nous n'en utilisions que le revenu annuel.

Le bois est un produit de récolte; la sylviculture consiste à gérer les forêts d'après ce principe.

* * *

Les forêts et le trésor

Les revenus directs perçus par les gouvernements fédéral et provinciaux, sous forme de loyers, de droits régaliens, de redevances de coupes, etc., atteignent un total annuel de $15,000,000. En outre, les industries consommatrices de bois fournissent en impôts de diverses catégories—impôts fonciers, taxes sur le revenu, taxes sur le chiffre d'affaires, etc.—et en droit de douane, etc., une forte proportion des recettes des municipalités ainsi que des gouvernements fédéral et provinciaux.

Les peuplements forestiers du Canada ont une valeur estimée à plus de trois milliards de dollars; soumis à une gestion intelligente, ils rapporteraient aux gouvernements un revenu annuel considérable.

Depuis plusieurs générations, les forêts du Canada ont fourni plus que leur part des sommes affectées aux dépenses publiques. Elles se sont donc considérablement appauvries, et il est aujourd'hui essentiel de les exploiter plus sagement et de leur accorder une meilleure protection contre les incendies.

Les emplois du miel

(Notes des fermes expérimentales)

Le miel, autrefois la substance d'où l'univers tirait sa provision de sucre, est encore aujourd'hui la meilleure et la plus pure des sucreries. C'est aussi un producteur d'énergie et qui mérite, à ce titre, de figurer sur le menu quotidien de toutes les familles canadiennes. Il est surtout bon pour les enfants parce qu'il satisfait leur désir naturel et leur fournit l'énergie nécessaire pour le jeu et pour le travail.

Le miel est le nectar des fleurs ramassé et modifié par les abeilles. Il contient approximativement 85 pour cent de sucres intervertis, 18 pour cent d'eau, et de petites quantités de matières minérales et d'huiles volatiles. La couleur et le goût du miel varient suivant son origine, mais tous les miels se valent par la quantité de sucre ou de nourriture qu'ils renferment. Tous les miels canadiens se durcissent ou se "granulent" tôt ou tard suivant la proportion de sucres intervertis qu'ils renferment. Beaucoup de gens s'imaginent malheureusement que la granulation est un signe d'adultération, mais il n'est rien; elle indique au contraire que le miel est pur et n'affecte nullement sa qualité.

C. B. GOODERHAM,
Apiculteur du Dominion.

Le "Cartel du blé" achète un élévateur à Bonnyville

Le "Cartel du blé de l'Alberta" a récemment acheté l'élévateur de la "United Grain Growers" à Bonnyville. M. A. Roberge, prend charge de ce nouvel élévateur et saura donner à tous les membres du "Cartel" pleine et entière satisfaction.

—Comm.

Une saisie d'un million et demi

Vancouver.—S.P.C.—La police de cette ville a procédé à la saisie d'une quantité de whisky et de bière évaluée à $1,500,000 dans l'entrepôt de Nastileers Limited, et A. E. Suckling a été arrêté sous l'accusation d'avoir vendu et gardé de la boisson illégalement. De nombreux camions ont été affectés au transport de cette boisson de l'entrepôt aux quartiers-généraux de la police.

L'invasion des rats

Les rats avancent graduellement vers l'Ouest. D'après un tracé du ministère de la santé publique, les rongeurs seraient rendus à Willow Bunch, Régina, Sanigan et Watson, transportés sans doute par les chars à bagages.

Cette peste a causé pour près de $200,000,000 de dommages aux Etats-Unis l'année dernière.

Si la Saskatchewan est envahie, ces sales bêtes lui feront subir des pertes qui ne se chiffreront pas moins qu'à $1,500,000.

Guerre aux rats!

Ottawa.—Spéciale.—M. Louis Gauthier, demeurant à quelques milles du lac Sainte-Marie dans la Gatineau, célèbrera le 105e anniversaire de sa naissance le 3 octobre prochain, il est né à Saint-Martin Québec, en 1824. M. Gauthier a bon pied, bon oeil, il mange quatre fois par jour, il fume, il scie et fend du bois puis fait chaque jour une marche de quelques milles. Récemment il a reçu la visite de Sa Grandeur Mgr Guillaume Forbes, archevêque d'Ottawa, visite qui lui a fait un grand honneur.

Traitements de culture et conservation de l'eau du sol

(Notes des fermes expérimentales)

Le problème de la conservation de l'eau du sol a pris une telle importance dans les Provinces des Prairies que l'on s'intéresse plus que jamais aux méthodes de culture qui ont pour but de prévenir la perte d'eau.

Disons d'abord qu'aucune de ces méthodes n'est entièrement efficace. On ne peut espérer en effet conserver assez d'eau dans le sol pour faire vivre une récolte pendant toute sa période de végétation; il est nécessaire qu'un peu de pluie tombe pendant la saison. Les expériences conduites à la Station de Swift Current, Sask., ont fait voir qu'une récolte de blé absorbe des quantités relativement considérables d'eau pendant la période de végétation; en fait, plus que la pluie n'en apporte à la terre pendant l'année, en supposant que toute l'eau apportée par la pluie puisse être utilisée. Or, le sol n'absorbe qu'une partie de l'eau des pluies qui tombent pendant l'année, même dans les meilleures conditions possibles. De même la neige, quelque abondante qu'elle soit, n'est pas toujours une source d'eau. Si, en effet, le sol est gelé, il n'absorbe aucune partie de l'eau de la fonte des neiges. Il est très vrai que les jardins entourés de brise-vents tirent une provision d'eau de la neige de l'hiver, mais c'est parce que la terre de ces jardins dégèle avant la neige et reçoit ainsi de l'eau par irrigation. Lorsque la pluie est forte une grande quantité d'eau ne pénètre pas dans le sol mais s'écoule à mesure qu'elle tombe. Des observations faites dans un cas de ce genre ont démontré qu'il se perd jusqu'à 80 pour cent d'eau de cette façon. L'évaporation est une nouvelle cause de perte. Une série de petites ondées, tombant à intervalles, n'a presque aucune utilité, sauf pour le soulagement temporaire que ces ondées fournissent aux plantes, car l'humidité pénètre à peine la surface et s'évapore rapidement. Ce sont là des pertes qu'il n'y a guère moyen de prévenir, mais il y a cependant une perte que l'on peut supprimer, c'est celle que causent les mauvaises herbes qui accaparent à leur profit une grande quantité d'eau du sol.

Dans les régions à grain des Provinces des Prairies, les traitements de culture employés pour la conservation de l'eau peuvent être groupés en deux catégories: jachère d'été et chaume. Les façons culturales nécessaires pour la terre qui doit être mise en jachère varient nécessairement suivant le type du sol, les conditions de température et les espèces de mauvaises herbes présentes. Le labour est nécessaire dans certains cas, dans d'autres on obtient de bons résultats au moyen de l'emploi du cultivateur à pied de canard. L'époque du labour importe peu, pourvu que l'on ait réussi à empêcher la pousse des mauvaises herbes avant de labourer. Quand on enfouit à la charrue en juillet une récolte de mauvaises herbes et de grain volontaire, la terre a déjà perdu une bonne partie de son eau, absorbée par ces plantes. On s'aperçoit sans peine de cette perte, surtout si la pluie fait défaut la saison suivante. A Swift Current, cet été, le blé semé sur terre qui était restée infestée de mauvaises herbes jusqu'au labour donné en mi-juillet l'année dernière démontrait, par son peu de vigueur, l'effet du manque d'humidité.

Le chaume ne peut être traité de la même façon que la jachère d'été, car ici l'objet doit être de conserver la petite provision d'eau qui a été emmagasinée dans le sol pendant l'automne et le printemps. Lorsque l'on examine un chaume de blé on constate souvent que le sol est humide jusqu'à une profondeur de 1 ou 2 pieds seulement et qu'il est très sec au-dessous de cette profondeur. Il n'existe pas de preuves suffisantes pour que l'on puisse incriminer le labour d'automne ou de printemps sur chaume de blé, mais en général le labour d'automne donne de meilleurs résultats dans les districts où l'humidité est plus abondante et le labour de printemps lorsque l'humidité fait défaut. L'expérience des deux dernières années semble indiquer que lorsque l'on pratique le labour de printemps il est essentiel de semer dès que l'ameublissement du sol est terminé pour que la semence puisse profiter de l'humidité qui reste à la surface du sol. Nous renvoyons les lecteurs qui désirent avoir des renseignements sur ce sujet au bulletin intitulé "Assolement et culture du sol dans les Provinces des Prairies" dont ils peuvent se procurer un exemplaire gratuitement en écrivant au Bureau des Publications, Ministère de l'Agriculture, Ottawa, Ont.

S. Barnes,
Station expérimentale Fédérale,
Swift Current, Sask.

Un honneur pour M. Dafoe

Ottawa.—M. John-W. Dafoe, du "Manitoba Free Press", a été choisi par le président des Etats-Unis pour faire partie de la commission internationale pour la paix entre l'Allemagne et la république américaine. Cette commission sera composée de cinq membres.

Le marché de la viande gelée au Royaume-Uni

La maison Weddel and Company, limited — de Londres, Angleterre, — vient de publier pour 1928 sa 41e revue annuelle sur le commerce de la viande gelée et frigorifiée. Le rapport donne d'abord un aperçu rétrospectif du commerce de la viande importée au cours de la saison de 1928. Il s'est produit une amélioration générale dans le commerce du Royaume-Unis qui s'est également refléchie sur le commerce des viandes. Il a été constaté très souvent par Weddel and Company et par beaucoup d'autres écrivains traitant de sujets économiques que le cours du boeuf en ces dernières années a été non seulement au-dessous du coût de sa production, mais encore trop bas en comparaison du prix fixé pour autres aliments, amenant beaucoup de producteurs de chaque pays à abandonner ou réduire leur production. La montée des prix de l'an dernier les laisse donc encore à un niveau suffisamment bas pour empêcher une réduction anormale de la consommation. L'importation totale de boeuf gelé ou frigorifié, de mouton et d'agneau au Royaume-Unis en 1928 a été de 890,334 tonnes, comparativement à 946,776 tonnes en 1927, étant une diminution de 56,442 tonnes ou 6 p.c. C'est la première fois depuis cinq ans que la tendance à la hausse des importations a été arrêtée. La consommation totale de viande au Royaume-Unis en 1928 est estimée à 1,987,525 tonnes, dont 1,107,800 tonnes de provenance domestique et 879,725 tonnes importées, les proportions respectives étant 55.7 et 44.3 p.c. dans cet ordre.

Les importations totales de mouton de toutes sources ont été 5,077,084 carcasses, comparativement à 5,374,598 en 1927, soit une diminution de 297,514 carcasses ou 5 p.c. Le total de boeuf importé, par quartiers, est de 1,048,073 contre 986,346 quartiers en 1927, ou une augmentation de 6.3 p.c. Le total de 1927 était de 35.6 p.c. au-dessous de celui de 1926, lequel comptait 1,631,196 quartiers. Tel qu'anticipé l'an dernier les importations de 1928 en boeuf frigorifié étaient avec 6,225,711 quartiers plus bas que celles de 1927, qui étaient de 6,585,429 quartiers, soit une diminution de 329,718 quartiers ou 5 p.c.

Échos de la Presse

Cocktail

S'il vous paraissait "chic" de suivre la mode qui se répand de plus en plus, dans la classe bourgeoise, de siroter un cocktail, vous serez peut-être intéressé de savoir ce que pense le professeur Guillain, de la faculté de médecine de Paris, de cette nouvelle méthode d'intoxication. Elle cause ou augmente les maladies de l'estomac, la débilité nerveuse, les dérangements mentaux, les maladies de coeur, l'épilepsie, les maladies du foie, l'insomnie, la dépression physique et psychique, l'inaptitude au travail intellectuel, la surexcitation, etc. "De nombreux accidents d'automobile, ajoute le savant français, ont été causés en France par le fait que les chauffeurs avaient pris l'habitude de cocktail. Et les descendants de ceux qui s'adonnent au cocktail, ainsi que la science peut le constater, sont des enfants arriérés, débilités et nerveux outre mesure".

L'autorité d'un savant vaudra-t-elle mieux pour prévenir la mauvaise habitude de boire des spiritueux que la parole des prédicateurs, des moralistes et des sociologues? Nous le souhaitons, encore qu'il n'y ait pas grande raison de l'espérer. En tout cas les snobs qui ont fait du cocktail un rite social indispensable sont avertis de ce qui les attend et de ce qui attend leurs rejetons. Ils pourront dire plus tard avec conviction leur "mea culpa".

—Le Saint-Laurent, Rivière-du-Loup, Qué.

A propos de nominations

Le ministre du Commerce, M. James Malcolm, vient d'annoncer les nouveaux commissaires qui succèderont à MM. Boyd, Robinson et Snow à la Commission des grains. M. E. B. Ramsay, agent général de vente du Cartel du blé, à Winnipeg, a été choisi comme président et M. Duncan-A. MacGibbon, professeur d'économie politique à l'Université de l'Alberta, et l'hon. C. M. Hamilton, ministre de l'agriculture de la Saskatchewan, ont été nommés commissaires.

Les trois provinces ont donc chacun un représentant. La Saskatchewan sera représentée par l'hon. Hamilton. Ce dernier est un agriculteur expérimenté.

Voilà un autre cultivateur parvenu aux honneurs. Cet exemple, qui se répète de plus en plus fréquemment depuis quelque six mois, est de nature à faire apprécier un art qui jusqu'ici avait été par trop méprisé.

Aujourd'hui, le courant des opinions est changé. Tout le monde a les yeux tournés vers la campagne. Les agents de grosses compagnies, les marchands, les hommes d'affaires, etc., s'intéressent aux progrès du cultivateur; nos chefs politiques vont quérir parmi eux des hommes, au jugement sain et pratique, capables de conseiller, de diriger le gouvernement dans une province presqu'exclusivement agricole.

Malheureusement, nous ne voyons presque jamais de Franco-Canadiens dans les nominations de quelqu'importance. Naturellement. diront certains, il y a la question de langue et de religion. Je le veux bien! Trop souvent l'on a, par une politique étroite et contraire au "fair play" britannique, éloigné les nôtres de fonctions publiques, qu'ils auraient pu remplir, si non mieux, du moins tout aussi bien que n'importe quel individu d'origine anglo-saxonne.

Que ce soit toujours la raison qui nous ait fermé l'accès au fauteuil des dignitaires et au conseil de corps diplomatiques ou sociaux, nous ne le croyons pas. En toute franchise, combien de nos bons fermiers sont assez instruits, assez compétents pour émerger de la masse des gens ordinaires? Combien des nôtres s'imposent dans les conventions laitières, les concours agricoles ou autres initiatives du genre, par leur savoir, leur jugement pratique et leur talent d'organisation, lorsqu'ils n'assistent même pas à ces réunions.

Là-dessus, les fermiers anglais nous sont supérieurs. Ils suivent tous les mouvements agricoles; ils se tiennent au courant des expériences nouvelles et ne se font jamais tirer l'oreille pour assister aux conférences des spécialistes en quelque branche qui les concerne. Il y a très peu de fermiers anglais qui ne lisent pas au moins une bonne revue agricole. Rien d'étonnant après cela qu'on aille choisir chez eux les hommes dont on a besoin pour jouer des rôles de premier ordre.

Avant de jeter la pierre à qui que ce soit, ou pour une quelconque raison, demandons-nous si nous pourrions tenir dignement telle place, le cas échéant où nous y serions appelés. Avant de crier à l'injustice, rendons-nous aptes. Alors nous pourrons revendiquer nos droits aux fonctions publiques. —J. V.

—Le Patriote, Prince-Albert, Sask.

Plus de maréchaux

Une dépêche annonce que le gouvernement français a décidé qu'il ne serait plus fait de maréchaux, que le grade disparaîtrait avec ceux qui le détiennent actuellement: Joffre, Pétant, Lyautey, Franchet d'Espérey.

On sait que le grade n'avait été attribué à aucun officier français, de 1870 à la Grande Guerre. On racontait qu'il avait été offert à Chanzy, l'un des grands soldats révélés par la deuxième partie de la guerre de 1870, mais que celui-ci avait répondu: Que celui qui voudra le bâton de maréchal aille le chercher de l'autre côté du Rhin! C'était remettre après une guerre heureuse le choix de nouveaux maréchaux.

Le gouvernement ne se pressa point de nommer ceux-ci. Mais, finalement, quand il s'y résolut on constata avec une vive surprise que la liste ne contenait point le nom du général de Castelnau. Celui-ci, chef d'état-major-général en temps de paix, avait fait toute la guerre dans les importantes fonctions. Il l'avait terminée à la tête du groupe des armées de l'Est, qui devait porter aux Allemands le coup décisif en marchant sur Metz, mais dont l'intervention active fut rendue inutile par l'armistice. Ce maintien en activité, et dans les plus hautes positions, tout au cours de la guerre, était la meilleure preuve de la valeur du général et de la confiance qu'on lui faisait. Aussi, lorsqu'il défila à la tête de ses troupes, dans Paris sauvé, fût-il tout le long de la route accompagné du cri "Maréchal! Maréchal". Et tout récemment, dans une adresse que lui présentaient, à l'occasion de son soixantième anniversaire de vie militaire, ses anciens collaborateurs, était-il dit: "De très grands honneurs vous sont venus, mais quand le plus grand ne vous a pas été décerné, ne fût-ce pas pour vous une récompense suprême que ce concert de regrets jaillissant de toutes parts?"

Un journaliste dont les opinions sont éloignées de celles du général écrivait récemment que celui-ci avait été effectivement placé sur la liste des maréchaux, mais qu'il en avait été rayé parce que les groupes maçonniques demandaient que son nom y fut accompagné de celui de l'un de leurs amis, dont la carrière était beaucoup moins brillante.

En tout cas, cette liste est aujourd'hui close, et pour tous.

—Le Devoir, Montréal, Qué.

Il nous faut des prêtres

L'article ci-dessous est extrait d'un journal du Nouveau-Brunswick, le "Madawaska". M. G. Boucher y traite d'un sujet qui est fortement d'actualité en notre province. Les parents sont priés de lire ce qui suit avec attention.

Il nous faut des religieux, des religieuses, des hommes d'élite et de bonnes mères de famille. — Les collèges et les couvents sont des foyers de vocations qu'entretient l'es-l'esprit de sacrifice des parents.

Pour les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants, la question de l'éducation et de la bonne formation morale est un problème difficile à résoudre dans une province comme la nôtre où l'enseignement public exclut l'instruction religieuse.

Le régime vicieux qu'il nous faut subir est responsable de la perversion précoce de notre jeunesse. L'école sans Dieu est une porte ouverte à la révolte: l'enfant se révoltera d'abord contre l'autorité des parents, puis contre l'autorité civile et religieuse. Les enquêtes faites aux Etats-Unis, devant les chiffres impressionnants des délits et des crimes et de la proportion toujours croissante des adolescents parmi les délinquants, proclament à l'unanimité l'urgence de donner une éducation religieuse aux enfants, à quelque croyance qu'ils appartiennent.

Devant l'aide qu'un travail prématuré peut apporter, les parents se laissent gagner et le jeune homme ou la jeune fille sort de l'école avec une instruction incomplète. L'instruction plus que jamais est nécessaire dans toutes les classes pour s'orienter dans la vie et remplir les nombreuses positions offertes à ceux qui ont les qualifications requises. C'est aux parents à avoir assez d'énergie pour garder leurs enfants à l'école aussi longtemps que possible. L'instruction n'est jamais perdue et plusieurs regrettent aujourd'hui de ne pas avoir les connaissances que leur auraient procurées quelques années d'études de plus.

En matière d'éducation les parents doivent savoir s'imposer les sacrifices nécessaires, mettre de côté certaines dépenses luxueuses, renoncer à certaines douceurs de la vie pour permettre d'envoyer les jeunes garçons au collège et les jeunes filles au couvent. Les parents ont une grande responsabilité en matière d'éducation, et ils doivent savoir y faire face sans faiblesse. L'enseignement de l'Eglise nous en fait un devoir lorsqu'elle oblige les parents à donner à leurs enfants une éducation chrétienne, une formation religieuse que seuls les collèges et les couvents peuvent fournir.

Un peu d'observation nous montrera que c'est dans le sacrifice qu'ont été formés nos prêtres et nos religieuses, nos hommes de profession; la plupart de nos têtes dirigeantes, tant dans la société civile que religieuse, ne sont-elles pas issues de familles de cultivateurs, de pêcheurs ou de journaliers?

C'est la façon dont Dieu récompense ses fidèles serviteurs. Le bonheur d'avoir dans leur famille un prêtre, une religieuse, des hommes d'élite remplissant des fonctions importantes, est pour le père et la mère de famille une récompense qui surpasse les douceurs d'une vie écoulée dans le luxe et le confort.

C'est un pressant devoir pour les parents de faciliter chez leurs enfants l'éclosion d'une vocation religieuse. Monseigneur l'Evêque a besoin de prêtres pour le ministère des grandes paroisses. Il faut de nouveaux prêtres pour remplacer ceux dont la santé est affectée par un surcroît de travail; il faut des prêtres pour prendre charge des nouvelles paroisses; il faudra des prêtres pour remplacer ceux que le Seigneur se plait à appeler à Lui.

Il nous faut des religieux pour continuer et propager l'éducation dans nos collèges.

Nous avons besoin de religieuses pour l'enseignement et la formation de nos enfants dans les couvents et les écoles; des religieuses pour soigner nos malades dans les hôpitaux.

Nous avons besoin de professionnels, d'hommes de commerce et d'agriculteurs instruits et pratiques, dans notre vie sociale; il nous faut des mères de famille de bonne formation chrétienne pour inculquer à la future génération le sens religieux et national qui fait la force des individus et d'un peuple.

Qui nous donnera tout cela? Nos collèges et nos couvents, grâce aux sacrifices que sauront s'imposer les parents soucieux de l'avenir de leurs enfants.

Gaspard BOUCHER,
—Le Madawaska, Edmunston, N.B.

Les Coureurs de Sentiers dans les Rocheuses

1.—Une halte au pied du mont Ball, sur les bords du lac Shadow, endroit très peu fréquenté des Rocheuses.
2.—Le bain dans un lac alimenté par les glaciers ou les Coureurs de Sentiers prirent de magnifiques truites pour leur déjeuner.
3.—Coureurs de Sentiers arrivés avec leur chevaux à sept mille pieds d'altitude.

Un groupe de plus de cent membres du Club des Coureurs de Sentiers partit de Banff au commencement d'août pour une randonnée de quatre jours à destination du camp de chalets de Castle Mountain, dans la direction sud-ouest. Pour atteindre cet endroit, les cavaliers passèrent par Healy Creek, les lacs Shadow et Twin. Sans compter l'attrait d'une chevauchée dans un décor féérique de glaciers et lacs aux eaux limpides, les Coureurs de sentiers respirèrent un air vivifiant, pêchèrent la truite et les moins frileux risquèrent même un bain dans les lacs qu'alimentent les glaciers voisins. Plusieurs des lacs vus par les excursionnistes étaient probablement visités pour la première fois par des êtres humains. Des Coureurs de Sentiers venant de toutes les parties du Canada et des Etats-Unis prirent part à cette excursion annuelle organisée sous les auspices du Pacifique Canadien.

De Rivera a conscience d'avoir fait son devoir

Madrid.—L'A.B.C. publie une deuxième interview de son collaborateur à Mondariz avec le général Primo de Rivera.

Le général Primo de Rivera a la pleine conscience d'avoir fait son devoir dans un moment de déclin au régime et d'avoir instauré par coup d'Etat une oeuvre d'utilité collective qui conduit à la conclusion suivante: il est nécessaire que la dictature aboutisse à une égalité permanente et normale.

Sur la question de la personne qui doit lui succéder, le général Primo de Rivera a déclaré hautement que ce sera n'importe quel citoyen espagnol, sauf lui, en ajoutant qu'après avoir exercé pendant sept années la dictature, il ne saurait être celui qui doit appliquer le nouvel ordre de choses légal instauré par lui.

Le général Primo de Rivera a ajouté qu'il vient de terminer l'examen approfondi des projets de lois constitutionnelles au sujet desquelles il exposera à ses collègues son avis au cours des prochains Conseils de ministre qui auront lieu à Oviedo et à Bilbao.

En terminant, le général Primo de Rivera a déclaré au sujet du statut de la presse que la censure préalable disparaîtrait, n'étant plus nécessaire au moment où le gouvernement aura des garanties assurant sa défense dans les colonnes des journaux.

La musique en faveur en Ontario

Toronto.—P.C.—Le premier ministre G.-H. Ferguson a annoncé que son gouvernement se propose d'augmenter les subsides aux écoles publiques pour y stimuler l'enseignement de la musique.

Cette nouvelle a été donnée par le premier ministre au cours des manifestations qui ont marqué la journée de la musique à l'Exposition nationale et M. Ferguson a déclaré:

"Je suis particulièrement intéressé à la musique comme ministre de l'Education, étant donné que mon département a placé dernièrement l'enseignement de la musique sur les programmes scolaires. Le coût de cet enseignement est supporté par le trésor public et nous nous proposons d'augmenter encore ce subside.

Briand acclamé au retour de la Haye

Paris.—S.P.C.—Des cris de "Vive Briand, vive la paix", ont salué le premier ministre Briand, lorsqu'il est arrivé de la conférence des réparations à la Haye. De nombreux officiels du gouvernement, de la ville de Paris, des membres du corps diplomatique en vue firent au chef du gouvernement français une réception impromptu.

"Je suis heureux" réclara M. Briand aux journalistes, "et la réception dont je suis l'objet de la part du public me prouve que le peuple partage mes sentiments."

M. Briand se rendit directement de la gare au ministère des Affaires Etrangères, où il se mit immédiatement au travail avec ses secrétaires, afin de pouvoir repartir dimanche pour Genève où s'ouvrira l'assemblée de la Ligue des Nations.

L'époque du battage

Winnipeg, Man.—S.P.C.—Le battage du blé dans les Prairies est assez avancé. Une température idéale fovorise le travail depuis une semaine dans la majorité des districts, suivant le rapport hebdomadaire publié par la Banque Canadienne de Commerce.

La moyenne de la récolte dans le Manitoba est de 13 à 14 minots à l'acre. Dans la Saskatchewan, elle est estimée de 12 à 15 minots, dans la région du nord, et de 6 à 9 minots, dans la partie sud. On s'attend à ce que l'Alberta rapporte de 6 à 15 minots, dans le sud et de 12 à 14 dans le nord.

L'évacuation de la Rhénanie arrêtée

La Haye.—A.P.—Après bientôt 4 semaines de durs travaux la conférence des Réparations a définitivement arrêté l'évacuation de la Rhénanie, laquelle dépend, cependant, de l'accord final au sujet du plan Young. La date de juin prochain paraît éloignée aux Allemands, qui auraient voulu voir leur territoire évacué pour Noel, mais les Français firent valoir qu'il était matériellement impossible de finir leur occupation pour cette date. L'évacuation du secteur qu'ils occupent n'en commencera pas moins dès que les parlements français et allemands auront ratifié le plan Young.

Le service postal aérien

L'honorable ministre des Postes a autorisé un service aérien régulier entre les points suivants et ce service sera inauguré au commencement de novembre 1929:

Fort McMurray, Alberta, et Aklavik, T.N.W., via Fort Chipewyan, Fort Fitzgerald, Fort Smith, Fort Resolution, Hay River, Fort Providence, Fort Simpson, Wrigley, Fort Norman, Fort Good Hope, Arctic Red River et Fort McPherson.

Toutefois, les cachets spéciaux ne seront appliqués que sur les correspondances qui parviendront à l'administrateur de district du Service postal à Edmonton, Alta., affranchies au taux aérien qui est de 5 cents la première once et de 10 cents chaque once ou fraction d'once au-delà.

Toutes correspondances ainsi affranchies et envoyées sous pli à l'administrateur de district du Service postal à Edmonton, Alta., devront **lui arriver le 31 octobre 1929 au plus tard.** Elles devront porter l'indication suivante:

"PAR AVION" (ou "Via Air Mail")
Fort McMurray—Fort Chipewyan
Fort Chipewyan—Fort McMurray, etc.
ou

Elles partiront lors du premier départ après avoir reçu l'empreinte du cachet commémoratif.

Si les enveloppes de correspondances-avion vous intéressent et que vous désirez vous procurer ces cachets spéciaux, il sera bon que vous prépariez vos enveloppes aussi longtemps que possible avant la date de l'inauguration et que vous les envoyiez sous pli cacheté à l'administrateur de district du Service postal à Edmonton, avec prière de les conserver jusqu'à ce que le service aérien soit commencé. Toutes les correspondances ainsi manipulées doivent être affranchies au taux aérien en timbres canadiens ou accompagnées d'un mandat de poste d'une somme suffisante pour couvrir l'affranchissement total. Les enveloppes de ces correspondances doivent porter dans l'adresse **le lieu de destination.** Par exemple: une personne de Reading, Pa., désirant expédier une lettre à elle-même par le premier départ de Fort McMurray pour Fort Norman, doit se l'adresser personnellement à Reading et non à Fort Norman, et elle ne doit pas oublier de porter du côté de l'adresse la mention: "Par Avion"—ou "Via Air Mail".—"Fort McMurray—Fort Norman". Elle doit envoyer cette lettre sous pli à l'administrateur de district du Service postal à Edmonton, avec prière de la lui faire parvenir par ce nouveau service aérien. **Veuillez bien remarquer que les cachets susmentionnés seulement seront employés et que les correspondances passant entre les points intermédiaires du parcours n'en seront pas frappées.**

Les correspondances recommandées suffisamment affranchies seront acceptées.

Les lettres-exprès seront aussi acceptées si elles sont suffisamment affranchies tant pour le port ordinaire que pour la taxe-exprès qui est de 20 cents par lettre.

Les correspondances transmises par ce service adressées à des endroits non situés sur ce parcours, et qui ont été adressées spécialement à l'administrateur du district du Service postal à Edmonton pour leur envoi par avion, seront insérées dans les dépêches ordinaires au point extrême Sud du parcours et seront acheminées à destination par les moyens habituels.

L'Alsace et la France ne peuvent pas vivre l'une sans l'autre

Strasbourg.—Remettant un drapeau aux anciens combattants de Woerth, Bas-Rhin, à l'occasion de l'anniversaire de la bataille de 1870, M. Oberkirch, sous-secrétaire d'Etat à l'Hygiène, a exalté l'affection de l'Alsace pour la France.

"Quelle erreur, a-t-il dit, de vouloir créer entre elles des frontières qui, par la force des choses, en dépit de toutes les affirmations cauteleuses, finiraient par détacher l'Alsace de la mère-patrie. Comme s'il pouvait y avoir deux Frances! Il n'y en a qu'une, celle qui, dans son indissoluble continuité et dans sa merveilleuse beauté, s'étend des bords du Rhin à l'Océan, des Pyrénées à la Manche.

"Nous ne pouvons pas vivre l'une sans l'autre. Nous avons besoin de la France comme la France a besoin de nous pour rétablir dans son équilibre l'épanouissement complet de son génie national."

L'homme qui s'emprunte

C n'est pas un insulaire d'Utopie, ce n'est pas même un personnage de roman: c'est la légion d'actuels penauds qui "marginaient" à la Bourse en mars dernier.

On aura une idée assez effarante du désarroi provoqué par ce krac, quand on saura qu'un officier d'une compagnie d'assurance nous déclarait ces jours derniers: "Nous ne pouvons plus répondre aux demandes de placements avantageux; nous ne suffisons pas à prêter à nos assurés au taux de 6 pour cent.

Ces auto-emprunteurs sont devenus, en effet, une plaie épidémique telle que l'Etat devrait s'en alarmer—au moins pour l'avenir des familles ainsi risqué; autrement, la répercussion va finir par peser ruineusement sur tous les budgets au grand dam du progrès général.

Ne conviendrait-il pas, dans l'occurence, sinon de protéger l'épargniste même contre lui-même comme le fait la Caisse Nationale d'Economie, de le protéger au moins partiellement en déterminant les motifs qu'il pourra seuls invoquer pour emprunter sur ces épargnes—Roger du VERNAY.—Publicité éducative de la S.-J.-Baptiste de Montréal.

UN GROUPE D'HOMMES D'AFFAIRES VISITE EDMONTON ET LE NORD DE L'ALBERTA

Les membres de la Chambre de Commerce de la ville d'Edmonton et de diverses villes du Canada nous visitent.—Ils se rendent dans la région de la Rivière de la Paix.—Représentants de la province de Québec et de la Grande-Bretagne.

La Chambre de Commerce de la ville d'Edmonton a organisé une visite de la région de la Rivière de la Paix jeudi dernier. Des membres de la Chambre de Commerce de Calgary, divers délégués de la Grande-Bretagne, quelques Canadiens-français de l'Est et des Anglo-canadiens en grand nombre s'étaient joints à ce groupe afin d'aller visiter le nord de la province.

Il nous a été donné de saluer au Macdonald M. C.-E. Gravel, président de la Chambre de Commerce de Montréal. Notre compatriote n'en est pas à sa première visite dans l'Ouest. Il dit être venu au moins cinq fois. Il constate que l'Ouest se développe rapidement. Selon lui, les Canadiens-français de notre province de l'Alberta, se développent selon un rythme normal et il croit en leur survie.

M. C. E. Gravel dit qu'il doit être bien difficile de maintenir un journal français dans une province anglaise comme la nôtre, les Canadiens-français étant dispersés sur un si vaste territoire. A cette affirmation, nous répondons qu'en général les nôtres se tiennent unis, afin de pouvoir résister mieux à l'ambiance. Nous informons notre interlocuteur, que la majorité des compatriotes comprennent la nécessité de soutenir leur journal, contre vents et marées.

Ne voulant pas abuser davantage de notre compatriote nous prenions congé de lui. Il nous prie de dire à nos lecteurs, que la province de Québec se porte bien et qu'elle s'intéresse toujours au sort de ses enfants dispersés au loin. M. Gravel était porteur d'un message de ses compatriotes de langue française du Québec. Les Canadiens-français sont des sujets loyaux de la Couronne Britannique. Il fit un appel chaleureux pour l'entente cordiale entre les deux principales races qui ont fait ce pays. Le peuple de la province de Québec veut le développement et le maintien d'un sain canadianisme d'une rive à l'autre. Les Canadiens-français avec leurs idées et leurs suggestions veulent aider au développement de cette merveilleuse partie du territoire canadien.

Cette visite fut organisée dans le but de faire connaitre notre province aux hommes d'affaires de la côte du Pacifique, comme à ceux de l'Est, sans oublier ceux de la Grande-Bretagne.

Il est toutefois regrettable qu'un plus grand nombre de Canadiens-français du Québec n'aient songé à nous visiter. MM. T. Monty et M. Paulhus faisaient également partie de l'excursion.

LE R. P. ROSA RESTE REDACTEUR DE LA "CIVILTA CATTOLICA"

Rome.—Les rumeurs que le R. P. Enrico Rosa, S.J., rédacteur de la "Civilta Cattolica", organe de la Compagnie de Jésus, se retirerait de ce poste sur demande, à cause d'un article qu'il a publié, commentant le récent concordat sont absolument sans fondement.

Le Père Rosa a quitté Rome pour San-Sébastien, Espagne, pour recevoir un traitement médical du médecin renommé Asurera, voyage qui avait été arrangé il y a plusieurs mois. Son absence de Rome à ce temps-ci est absolument habituelle, car c'est l'époque de ses vacances.

Le R.P. Rosa restera à la direction de la "Civilta Cattolica" a-t-on annoncé officiellement.

A la suite de la publication de l'article en question, intitulé "Ratifications et Rectifications", les autorités de la police italienne firent une descente dans les bureaux du journal et saisirent les copies qui en restaient.

Les listes d'envoi par la poste avaient déjà été remplies lorsque la saisie eut lieu. L'action du gouvernement fut basée sur une comparaison du présent concordat avec celui qui avait été conclu entre le Saint-Siège et Napoléon.

Peu après la saisie, le Pape Pie XI envoya au Père Rosa une médaille d'or et un message disant sa confiance entière et son affection à la "Civilta Cattolica" et à son rédacteur.

MONUMENT GATINEAU DEVOILE

Le monument érigé à la mémoire d'un pionnier franco-américain est dévoilé à Southbridge, Mass., en présence de plusieurs milliers de personnes.

Woonsocket, R.I.—Au milieu de cérémonies très imposantes qui débutèrent par une messe, Southbridge, Mass., a fait la semaine dernière le dévoilement du buste érigé à la mémoire d'un de nos pionniers Franco-Américains, le premier président général de l'Union Saint-Jean-Baptiste d'Amérique, dans la personne du regretté Félix Gatineau. Environ deux mille personnes ont été témoins des cérémonies patriotiques qui éveillèrent en nous des souvenirs très chers. Elles ont attiré à Southbridge de nombreuses personnes du Canada et de tous les points de la Nouvelle-Angleterre. C'était en effet la première fois qu'un pareil honneur était fait en terre américaine à l'un des nôtres et il semblait que tous étaient pénétrés du sentiment.

Cette cérémonie a donc éveillé de tendres souvenirs du vaillant et dévoué patriote qu'était M. Gatineau, toujours prêt à la défense des nôtres, toujours le modèle de la franchise et de l'honnêteté, un champion de toutes les bonnes causes.

Les orateurs du jour pouvaient bien se sentir inspirés en traitant du passé de ce fier citoyen respecté et admiré de tous et ils ont chanté ses louanges avec une verve rare.

Il fut donné au Dr Zéphir Potvin de Springfield, de faire l'éloge du regretté patriote.

Son discours fut des plus intéressants. Il toucha avec énergie et justesse les points saillants de notre histoire et conseilla à ses auditeurs de suivre l'exemple des premiers pionniers.

M. Henri T. Ledoux, président de l'Union St-Jean-Baptiste d'Amérique, adressa la parole en français et en anglais.

Les passants peuvent admirer le monument à l'angle des rues Main et South. Le buste est monté sur une base en granit solide haut de huit pieds. Le buste proprement dit mesure trois pieds de hauteur. Le travail est l'oeuvre du sculpteur Lucius Gosselin, de Manchester, N.H.

LES PROGRESSISTES D'ONTARIO EN FAVEUR DE LA PROHIBITION

Toronto.—S.P.C.—Le parti progressiste se déclare ouvertement en faveur de la prohibition, son chef, J. G. Lethbridge, demandera, aux prochaines élections provinciales, l'appui de tous les électeurs qui s'opposent à la politique actuelle et aux dépenses extravagantes du gouvernement Ferguson. Telles sont les déclarations faites par M. Lethbridge à la suite d'une conférence avec ses partisans tenue aux édifices parlementaires. Il est possible que nous ayons des élections cet automne, dit-il, mais le contraire est également possible.

A l'exception de D. J. Taylor, député de Grey-nord, tous les progressistes étaient présents à la conférence. Cette assemblée fut convoquée pour étudier la situation politique générale en prévision des élections.

L'ORGANISATION D'UN SERVICE PAR DIRIGEABLES

Akron, Ohio.—S.P.A.—Le docteur Hugo Eckener, commandant du Graf Zeppelin, est aujourd'hui le centre de rapports voulant qu'il ait eu des conférences avec les représentants des maisons bancaires de New-York, le président P. W. Litchfield et les autres officiers de la Goodyear Zeppelin Corporation en vue de l'organisation d'un service transocéanique par dirigeable.

Le docteur Eckener, hôte de M. Litchfield depuis deux jours, a passé son temps avec les autorités de la compagnie a inspecté l'usine et le hangar de la Goodyear.

Suivant le "New York Times", les rapports ici et à Wall Street sont que les maisons bancaires Lehan Brothers et G. M. Murphy and Company sont intéressées à l'établissement d'un service de dirigeables sur le Pacifique et l'Atlantique.

Le docteur Eckener est parti par convoi pour New-York où il s'est embarqué samedi.

La commission du tarif à l'oeuvre

Nouvelles séances cet automne pour considérer le cas de l'industrie de l'acier.

REPRESAILLES?

Ottawa.—S.P.C.—La commission du tarif va siéger de nouveau cet automne pour prendre connaissance des applications formulées par l'industrie du fer et de l'acier pour une plus grande protection. Tout indique actuellement que ces séances vont amener ici un grand nombre de représentants des compagnies intéressées.

L'expansion prise par les aciéries, le capital investi et la main d'oeuvre intéressée, ainsi que les développements survenus en ces derniers temps au Canada et à l'étranger vont donner à cette enquête une signification toute spéciale.

L'opinion générale est que si le nouveau tarif américain force le Canada à prendre action, cela aura pour effet d'ériger une barrière plus élevée contre l'afflux considérable des produits de fer et d'acier provenant de l'autre côté de la frontière.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'on peut se procurer **gratuitement** les dossiers français des enquêtes qui se poursuivent à Ottawa. On fait demande à M. H. B. McKinnon, Commission du Tarif, Ottawa.

ENTREVUE DE M. GIROUX AU REPRESENTANT DE LA "SURVIVANCE"

M. L. A. Giroux, député de Grouard, est revenu à Edmonton après un voyage de six semaines dans l'extrême-nord. Il s'est rendu au Yukon.

M. Giroux est revenu, vendredi dernier, d'une randonnée de six semaines dans les Territoires du Nord-Ouest et du Yukon. Le voyage par chemin de fer, par bateau et par avion l'a conduit jusqu'à l'océan arctique.

Tout en se rendant compte de l'immensité de notre pays, le député de Grouard a pu constater ce qu'il en a coûté de peines et de misères aux pionniers qui ont porté la civilisation jusqu'à ces contrées sauvages.

M. Giroux dit avoir visité presque toutes les missions des Oblats du Mackenzie.

"A Fort Chipewyan, dit-il, les Srs Grises ont une belle école pour l'entretien de laquelle le gouvernement provincial ne donne pas un sou.

"J'ai visité Fitzgerald, et Fort Smith où les Soeurs Grises ont charge d'un magnifique hôpital. Là, à Fort Smith, les Oblats possèdent une très belle ferme entretenue par les Frères Convers. J'y ai vu un champ où le blé était plus haut que moi. L'agent des T.N.O., M. McDougall, est un catholique. Le bureau fédéral compte trois employés canadiens-français. L'officier en charge de la police montée est aussi un canadien-français.

M. L. A. GIROUX,
député libéral de Grouard, qui a accordé une entrevue au représentant de notre journal.

"A Fort Résolution, j'ai rencontré le docteur Bourget, un compatriote, qui est d'un dévouement inlassable et fait une oeuvre admirable.

"A Fort Providence, j'ai fait connaissance avec le Père Legoile, O.M.I., les Soeurs Grises ont encore là un couvent. A Simpson j'ai vu les Pères Moisan et Michel et visité l'hôpital confié aux religieuses.

"A Fort Norman, où les Oblats ont une belle mission et une belle église, j'ai rencontré le Père Gaty, O.M.I., qui a passé quelque temps à Edmonton en juin dernier avant de se diriger vers le nord. Ce jeune missionnaire est bien content et tout enthousiasmé de son nouveau champ d'apostolat.

"A Good Hope, j'ai vu le Père Rodin et la mission Arctic Red River, le Père Lecuyer qui est à construire une jolie église.

"A Aklavik, les Oblats ont une des plus belles missions du nord, confiée au Père Trocellier. Les Soeurs Grises y dirigent un hôpital, et une grande école qui reçoit 56 enfants.

"Le Territoire du Nord-Ouest est un peu bilingue, fait remarquer M. Giroux. Partout où nous nous sommes arrêtés, j'ai fait connaissance avec des canadiens-français. Une chose qui m'a favorablement impressionné, c'est que protestants comme catholiques ne peuvent qu'admirer le dévouement inlassable dont les religieuses et les missionnaires font preuve dans ce pays si ingrat.

"Le gouvernement fédéral donne des subsides à toutes ces écoles et hôpitaux.

"Maintenant, d'Aklavik, un avion nous a transportés à Dawson, par la passe McDougall. Nous avons survolé les rivières Belle, Porcupine et Yukon. Nous avons fait ce trajet de 80 milles sans arrêt, en 6 h. 45. C'était la première fois qu'un avion traversait les montagnes dans cette région.

"Ce voyage, facile en avion, fait voir qu'au point de vue apostolat, comme à beaucoup d'autres points de vue, l'aéroplane s'impose dans ce pays où les voies de communication sont si difficiles. Ces pics couverts de neige, ce pays dénudé au-dessus duquel nous volions, m'ont fait pressentir les peines qu'ont dû supporter les missionnaires pour y pénétrer.

"A Dawson, j'ai connu le P. Gagné, O.M.I., ainsi qu'un bon nombre de canadiens-français, MM. Landreville, Desaulniers, P. Guité, Tremblay, Mercure, Rousseau. Dans cette ville aussi, j'ai visité l'hôpital le plus moderne qu'il y ait au nord d'Edmonton. Cet hôpital possède une salle d'opération de premier ordre, rayon X. On s'y occupe spécialement du soin des vieillards. Les Soeurs Sainte-Anne de Lachine, qui en ont charge, s'y dévouent sans compter, et vraiment l'oeuvre qu'elles y font est digne de la plus grande admiration.

"De Dawson, M. Wemacke, jr., de la Treadwell Yukon Mining Co., nous a transportés dans son aéroplane jusqu'à Mayo où le P. Rivet est à construire une église.

"Nous sommes ensuite allés à Keno City, puis à White Horse où se trouve une belle église desservie par le curé de Skageway.

"J'ai fait en tout 2,000 milles en avion.

"Le pays que j'ai parcouru n'est pas destiné à la culture quoique la végétation y soit extrêmement rapide. Ce pays cependant est très riche en poisson, fourrures, mines d'or, d'argent, de cuivre et de zinc. Toutes ces richesses attendent qu'on aille les exploiter."

Sur ce le député de Grouard nous quitte.

Lettres de nos lecteurs

La visite du ministre de France

Monsieur le Directeur,

Comme l'a fait remarquer très à propos le dernier numéro de la "Survivance", la visite du représentant officiel de la France parmi nous, Son Excellence M. Jean Knight, fut un véritable événement historique.

Nous avions hâte de saluer le représentant de notre ancienne mère-patrie. Sa visite parmi nous lui a conquis tous les coeurs.

Ce qui nous a surtout frappé comme un événement de la plus haute signification, c'est que M. Knight nous est apparu comme le représentant de la vraie France, la France catholique, fille ainée de l'Eglise. Il nous a parlé en catholique sincère, en nous parlant de la noble mission de l'âme française au Canada. Il l'a fait sans le moindre respect humain, devant d'autres personnages officiels, même protestants, comme le maire de la ville et le représentant de l'Université. Il nous a parlé comme sait parler l'âme catholique de la France affirmant la primauté du spirituel, avec la grâce, le tact, le charme, et aussi la force et la supériorité que donne la pleine possession de la vérité.

Que la France d'aujourd'hui soit représentée à l'extérieur par des catholiques éminents, vivant leur foi et s'exprimant en vrais catholiques, sans libéralisme et sans fausse honte, comme M. Jean Knight au Canada, et M. Claudel aux Etats-Unis, n'est-ce pas un signe des temps? Ne pouvons-nous pas espérer et ne devons-nous pas espérer que, grâce à Dieu, le jour viendra où la France, enfin libérée de l'emprise maçonnique, aura un gouvernement répondant, à l'intérieur comme à l'extérieur, aux aspirations catholiques de la nation?

Notre voeu le plus sincère est que la France, noble fille ainée de l'Eglise, reprenne son rôle de héraut du Christ-Roi dans le monde, rôle interrompu à l'intérieur dans son gouvernement officiel depuis la Révolution, mais toujours continué à l'extérieur par ses missionnaires, et aujourd'hui par ses ambassadeurs.

Franco-Canadien.

Réception à une femme-sénateur

Mme Olena Kiselewski, sénateur de l'Ukraine, fut l'hôte d'honneur à un banquet offert par les Dames Ukrainiennes, jeudi soir dernier, dans la salle des Grecs catholiques. Parmi les invités d'honneur à cette occasion, on remarquait Mme P.E. Lessard et Mlle Albertine Lessard, Mme K. A. Blatchford et Mlle Grace Blatchford, le docteur Kiselewski, de l'Ukraine, le docteur et Mme Jos. Boulanger, Mme C. Holychuk, la présidente, présenta Mme Kiselewski et son fils, le docteur Kiselewski et leur souhaita la bienvenue. D'autres orateurs adressèrent aussi la parole, dont Mme Boulanger, qui parla en anglais et en ukrainien, disant qu'elle aime ce peuple dont elle a appris sa langue.

Montréal.—Le charbon de Russie nous arrive en plus grande quantité que jamais. Depuis le début de la saison de navigation, il en a été apporté 42,586 tonnes soit 36,682 tonnes de plus que l'an dernier. Le charbon anglais nous arrive aussi en plus grande quantité que l'an dernier. Il ne paraît pas avoir été apporté d'anthracite d'Allemagne.

La nomination des juges

Le président de l'Association du Bareau Canadien trouve que la magistrature est encombrée et que les politiciens y sont trop nombreux. Le barreau devrait désigner des candidats au Ministère de la Justice, une législation canadienne uniforme sur la circulation et les liqueurs.

Québec.—S.P.C.—M. Rankine Nesbitt, de Toronto, a lu jeudi dernier à l'ouverture du Congrès de l'Association du Barreau canadien, le discours présidentiel de son père, M. Wallace Nesbitt, malade chez lui.

M. Nesbitt trouve que les jugés sont trop nombreux au Canada et que le Barreau des diverses provinces du Dominion devrait faire une pression pour en faire nommer moins. Le Barreau devrait en outre désigner au ministre de la justice un certain nombre de ses membres les mieux qualifiés pour occuper le poste de juge. Le ministre pourrait alors faire de meilleures nominations. M. Nesbitt ajoute qu'il ne veut blesser personne mais que c'est un procédé abusif que de se servir des tribunes politiques pour accéder à la magistrature. Cet état de choses avilit la profession d'avocat et, s'il persiste, contribuera à affaiblir l'autorité judiciaire.

M. Nesbitt suggère l'uniformité des lois de la circulation, comme ce qui concerne la vitesse, dans tout le Canada.

Le président de l'Association du Barreau canadien fait l'éloge de la loi des liqueurs de cette province qu'il trouve supérieure à toutes les autres. Il critique la loi d'Ontario par laquelle un individu peut acheter du vin et de la bière aux repas et n'est pas obligé d'acheter une bouteille entière à la fois pour être consommée dans une chambre privée ou dans une tente. M. Nesbitt suggère une législation canadienne uniforme pour la régie des alcools.

M. Nesbitt croit aussi que seuls des avocats devraient être nommés aux postes de magistrats de police, de greffiers et de registraires.

IMPRESSIONNANTE CEREMONIE A SAINT-JOACHIM

Une profession religieuse

Une impressionnante cérémonie eut lieu dimanche matin en notre église: à la messe de 8 h. 30, cinq frères scholastiques Oblats prononçaient leurs voeux. Deux faisaient leurs oblation perpétuelle, trois renouvelaient leurs engagements temporaires.

Comme les paroissiens n'étaient pas prévenus ils se demandaient pourquoi ces cinq prie-dieu au milieu du sanctuaire et pourquoi le chant du "Veni Creator" avant la sainte messe. Après ses annonces, le Père Curé leur donna le mot de l'énigme en disant que sept Frères Oblats, étudiants en théologie, venus de l'Est en juin dernier pour renforcer les rangs de leur communauté en Alberta, se trouvaient au retour de leurs vacances, de passage à Edmonton. La Ste-Vierge voulait sans doute, en la pieuse fête de Sa Nativité, réserver aux paroissiens de St-Joachim le spectacle toujours si émouvant d'une profession religieuse.

Puis le prédicateur tenta d'expliquer à ses auditeurs le sens de la cérémonie qui allait se dérouler à leurs yeux. Les âmes désireuses de se consacrer à Dieu ne font que vivre leur foi. Celle-ci leur enseigne le but unique de la vie: trouver Dieu. Elles se mettent généreusement à Le chercher, comme sainte Thérèse, comme saint Paul, en se consacrant tout à Lui par les voeux de religion. L'amour de Dieu ne doit pas créer dans l'âme qui s'y adonne un dévouement et une fidélité moindres que le dévouement et la fidélité inspirés par les amours de la terre. Au fond le consacré à Dieu ne fait pas autrement que nous: son coeur est là où est son trésor; seulement son trésor n'est pas où est le nôtre.

Si les méchants d'ici-bas poursuivent de tant de haine les religieux ou plutôt la vie religieuse, c'est qu'à travers les siècles elle montre toujours au monde le visage radieux et divin du Christ éternellement aimé.

Au cours de la sainte messe, la chorale des enfants sous la direction de M. Pepin, aidée d'un choeur improvisé de Pères et de Frères Oblats, exécuta des cantiques appropriés.

Au moment de la communion, quand le R. Père Langlois qui officiait, se tourna l'hostie en mains vers le peuple en récitant la prière liturgique du "Domine, non sum dignus", chacun des profès vint à son tour s'agenouiller aux pieds de Jésus vivant entre les mains de son prêtre et lut a haute voix la formule de sa consécration à Dieu. Cette formule écrite et signée de la main de chacun d'eux fut reçue et déposée sur l'autel, au nom de la Congrégation des Oblats, par le R. Père Beys, provincial. Dieu pour partage, la pauvreté pour épouse, pour foyer et unique amour l'humanité en route vers le ciel, pour règle de conduite la volonté divine telle qu'exprimée par les Constitutions de la société religieuse dans la quelle ils entrent, voilà les serments dont la très Sainte Trinité, la bienheureuse Vierge Marie, les anges, les saints et nous tous avons été les témoins. Ces sommets du sacrifice et de l'amour ne s'atteignent pas tout d'un coup, et pour s'y établir à demeure il faut plus que du courage, il faut la force même de Dieu. Aussi la douce victime du Calvaire n'attendait-elle que le moment de communiquer sa vertu toute-puissante à ces victimes de la terre, et c'est sur des lèvres purifiées par un acte d'amour aussi grand, aussi méritoire que le martyre, que la blanche hostie vint se poser pour sceller à jamais entre la Vierge Marie et ses nouveaux Oblats la foi jurée en ce jour.

La messe terminée, l'officiant procéda à la bénédiction des croix et des scapulaires de l'Immaculée Conception. Les unes brilleront désormais sur des poitrines toutes à Dieu et aux âmes, les autres seront le cachet de l'Epouse placé sur des coeurs ne s'appartenant plus. Pour compléter l'armure spirituelle des nouveaux religieux on leur remit le livre des Saintes Règles, avec comme devise cette parole de l'Evangile: "Faites ceci et vous vivrez."

Une courte bénédiction du S. Sacrement, accompagnée d'un Te Deum auquel l'assistance joignit son âme dans une fervente prière, clôtura cette cérémonie si grande dans sa simplicité.

Longue et sainte vie religieuse aux Frères Tardif, Langevin, Bergeron, Pépin et Lavallée, fleurs d'apostolat que l'Est vient de faire éclore en nos plaines, comme un symbole et une promesse, sur les tombes toujours fraiches des pionniers de la foi et de la civilisation.

Elections du choeur de chant à l'Immaculée Conception

Dimanche dernier avaient lieu les élections de la chorale. Les suivants furent élus: président, M. J. Nadeau; vice-présidente, Mme A. Rocque, secrétaire-trésorier, M. A. Brodeur, bibliothécaire, Mlle A. Lamoureux. La directrice du choeur de chant est Mme J. Nadeau et l'organiste est Mlle A. Pepin. Il fut décidé à cette assemblée que les membres de la chorale organiseraient la première partie de cartes, qui aura lieu dimanche le 22 septembre.

Avaient aussi lieu dimanche dernier les élections des Dames de Sainte-Anne. Présidente, Mme Bédard, vice-présidente, Mme J.-L. Montpetit, secrétaire-trésorière, Mme H. Boulanger, sacristine, Mme J. Rivard; conseillères, Mmes Ledoux, Lavoie, Trudel, Taillefer et Bolduc,

Mmes Breault et P. Desrochers s'occuperont de visiter les membres de la congrégation qui seront malades.

Nous avons cette année plus de 125 petits enfants canadiens à l'école du Sacré-Coeur, ce nombre étant une augmentation considérable sur celui de l'an dernier.

Encore une fois n'oubliez pas notre première partie de cartes qui aura lieu dimanche le 22 septembre. Nous vous promettons d'agréables surprises.

VENTE D'UNE VIEILLE LIGNE TELEGRAPHIQUE

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné et portant en suscription les mots: "Soumission pour l'achat et l'enlèvement de la vieille ligne télégraphique Grouard-Rivière de la Paix" seront reçues jusqu'à **midi (heure avancée), le vendredi 27 septembre 1929**, pour l'achat et l'enlèvement des poteaux, du fil, des isolateurs et des consoles de la vieille ligne télégraphique allant de Grouard à la Rivière de la Paix, Alberta. Cette ligne s'étend d'un endroit se trouvant à neuf milles au sud-est de Rivière de la Paix jusqu'à un endroit se trouvant à dix milles au nord-ouest de Grouard sur un parcours d'environ 67 milles entre ces deux endroits.

La personne dont la soumission aura été acceptée devra verser le plein montant, au comptant, aussitôt qu'elle aura reçu l'avis de l'acceptation de sa soumission.

Les poteaux, le fil, les consoles et les isolateurs devront être enlevés du chemin dans les trente jours qui suivront la date de l'avis d'acceptation de la soumission.

On peut se procurer plus de renseignements en s'adressant au soussigné, ou Surintendant Divisionnaire du Service Télégraphique du Gouvernement, Edmonton, Alberta.

Un chèque représentant 10 p. 100 du montant de la soumission, payable à l'ordre du Ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Cette garantie sera confisquée si l'adjudicataire refuse de conclure le marché. On acceptera aussi comme garantie des bons du Dominion du Canada ou des bons et un chèque, s'il y a lieu, pour compléter le montant. Si la soumission est acceptée, cette garantie de 10 p. 100 sera retenue jusqu'à ce que la ligne soit enlevée.

Le Ministère ne s'engage à accepter ni la plus haute ni aucune des soumissions.

Par ordre,
S. E. O'BRIEN,
secrétaire.
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 5 septembre 1929.

VENTE A L'ENCAN DE LIMITES A BOIS DES TERRES DU DOMINION

Le droit de coupe avec permis, sur la limte No 4857, comprenant les terres suivantes dans la province de l'Alberta, sera offert en vente à l'encan au prix minimum de $3,005.00, à 2 h. p.m., mercredi, le 16 octobre prochain, au bureau de l'agent des Terres du Dominion, à Edmonton.

La limite No 4857, située dans la province de l'Alberta, comprenant le quart nord-ouest et les subdivisions légales 5, 10 et 15 de la section 28, les subdivisions légales 3 et 4 de la section 31, dans le canton 60, rang 5, à l'ouest du 5e méridien, et ayant une superficie de 0.56 milles carrés, plus ou moins.

Les conditions de paiement, taux de loyer et royauté, etc., sont contenues dans les Règlements Forestiers dont on peut obtenir une copie en s'adressant au soussigné ou à l'agent des Terres du Dominion à Edmonton.

J. W. MARTIN,
Commissaire en charge.
Bureaux des Terres du Dominion,
Département de l'Intérieur,
Ottawa, le 20 août 1929.